



Paquet

Engraver à Paris, sous le Calvaire n° 10

A. Lortie

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

18^e Année. Première Année.

N° 11.

Amsterdam, Dinterberg, Rue de la Courbe n° 10, Paris, de Cologne.

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam, Dinterberg, Nieuwmarkt n° 10, Paris, de Cologne.

LES DEUX YOUNG

Explication de l'Énigme Historique de Janvier.

Les deux Young furent célèbres à des titres divers : l'un, poète par la douleur, a laissé quelques pages admirables ; l'autre, savant économiste, se distinguait par ce bon sens et cette sagacité qui sont une partie du génie anglais.

Le premier, Edward, naquit en 1684, dans le Hampshire ; il était fils d'un ministre de l'église anglicane et il suivit la même carrière que son père. De grandes afflictions domestiques assombrèrent sa vie : il perdit sa femme et sa fille, et ces douleurs développèrent en lui un talent que, dans sa jeunesse, on ne lui avait pas connu. — « Il s'était d'abord, » dit M. Villemain, exercé dans le genre dramatique. » A l'âge de près de soixante ans, il lui vint un nouveau génie, parce qu'il lui vint une passion de tristesse, une infortune véritable, qui, en remuant son âme, le faisait passer du rang d'écrivain factice au rang d'homme éloquent. Young vit mourir en peu de mois sa femme, sa fille et un jeune homme auquel il l'avait promise. Ces trois pertes rapides, les tristes détails de son malheur, vinrent agiter l'âme d'Young, et lui communiquer quelque chose qu'il n'avait pas connu. »

Le poème de Young, intitulé *les Nuits*, est consacré surtout à la mémoire de Narcisse, sa fille déjà fiancée, qui mourut à Montpellier, où on l'avait conduite afin de lui faire respirer un air plus doux que celui de l'Angleterre. L'immatérialité de l'âme, son éternel avenir, la mort, le tombeau, la résurrection font le sujet des vers de ce malheureux père : on regrette que l'emphase et la déclamation défigurent souvent de nobles pensées, et qu'une douleur si juste n'ait pas trouvé des accents plus vrais. Nous citerons un morceau inspiré par la contemplation des astres :

« Moi tels, étudiez souvent la vérité dans les astres. Unissez-vous à eux par la pensée. Formez-vous des cœurs intrépides pour l'illustre terrible où des feux plus vifs et plus effrayants sillonneront le sein d'une nuit plus profonde ; lorsque ces monuments éclatants d'un Dieu, éteints et tombant de leurs sphères, céderont la place à l'éternel rideau qui couvrira les cieux. »

» Frappé de cette pensée, comme si je m'éveillais dans cette heure formidable, une lumière soudaine et vive comme celle de la foudre vient de m'éclairer, et

je m'écrie : O vous, astres de mes jours et de mes années, vous dont les pas lumineux mesurent toutes les portions de ma durée ; vous qui roulez sans cesse avec les heures et devancez la marche tardive de l'homme, enseignez-moi à compter mes jours et à céder enfin mon cœur à la vertu.

» Astres, secourez-moi ! ou plutôt, c'est toi que j'implore, grand Artisan des mondes, dont le doigt tout-puissant a monté cette vaste horloge. Avec quelle précision infinie ses roues multipliées se meuvent ensemble ! Sa marche éclatante montre à l'œil la fuite irrévocable de nos jours. Ouvre mes yeux, Dieu terrible, avant que la mort vienne les fermer, aide-moi à lire la doctrine muette de tes ouvrages, à voir les objets tels qu'ils sont, plutôt que leur image altérée dans le miroir infidèle du monde. Place devant mes regards le temps et l'éternité. Qu'il est dangereux de se méprendre dans la mesure de l'un ou de l'autre ! cette erreur entraîne notre ruine. Que le temps ne me paraisse que ce qu'il est en effet, un rapide moment ; et que l'orbe immense de l'éternité roulant dans sa grandeur devant mon âme, l'élève et l'attire vers les cieux ! Oh ! quand verrai-je un plus bel univers que celui que j'admire ici ? Quand secourrai-je cette poussière étrangère à moi ? Quand mon âme ira-t-elle, dégagée de ce vêtement de chair et rendue à tes bras paternels, goûter dans ton sein le bonheur ?..... »

La beauté du poème des *Nuits* réside moins dans la tendresse, sentiment que Young n'exprime pas d'une manière heureuse, que dans la solidité et la force des raisons par lesquelles il démontre le dogme de l'immortalité. Il tire du fond des tombeaux la consolante lumière qui éclaire la conscience de l'homme, qui le soutient dans ses combats, et qui lui montre sa récompense au delà de la vie.

Chez Edward Young, l'élevation du caractère ne répondait pas, par malheur, à la beauté de l'intelligence. Il flattait les puissants du jour, il encensait Voltaire, plus puissant que les ministres whigs ou torys ; cependant, un jour, son patriotisme révolté lui fit décocher une vive épigramme à l'adresse de celui-ci. Voltaire se moquait de Milton et de Satan, de la mort et du péché, personnifiés dans le *Paradis*

perdu; Young répondit aussitôt par ce distique anglais improvisé :

You are so wily, so profligate and Thin
At once we think you Milton's Death and Sin.

Young mourut en 1763, au presbytère de Weltwin. Son poème, qui a joui d'une grande réputation en France, avait été traduit par Le Tourneur.

Arthur Young était également fils d'un ministre anglican. Il était né dans le comté de Suffolk, en 1741. Un goût décidé l'entraîna vers les travaux champêtres; il commença par y exploiter un petit bien qui lui venait de sa mère, il y fit de premières expériences agricoles, et pendant longtemps la fortune ne le seconda point. Il étudiait cependant sans se décourager la première des sciences, et, enfin, il trouva dans lord Kingsboroug, un protecteur zélé, qui lui confia la direction de ses vastes domaines, situés en Irlande, et qui n'eut qu'à s'applaudir de son choix et de sa confiance. Les progrès que Young fit faire à l'agriculture, et dont il racontait les secrets dans son *Calendrier du Fermier*, dans ses *Annales agricoles*, lui attirèrent de nombreuses relations. On lui écrivait de toutes parts pour le consulter, pour lui exposer des plans nouveaux; il remarqua parmi ces lettres celles qui étaient signées Ralph Robinson, fermier à Wind-

sor, mais il n'apprit que plus tard que ce correspondant n'était autre que le roi Georges III lui-même. Young fit un voyage en France, afin de connaître les méthodes suivies dans notre pays : la relation de son voyage est fort agréable; elle peint la simplicité des anciens temps, qui survivait dans les provinces, et sous la plume de cet étranger, la France paraît belle et aimable. Revenu en Angleterre, il s'occupa, sans trêve, des études et des travaux qui avaient rempli sa vie entière; il rendit un immense service à son pays en propageant les troupeaux à laine sur les parties de l'Angleterre où ils pouvaient prospérer, et il affranchit ainsi les fabricants de drap de l'impôt qu'ils payaient à l'Espagne pour les laines de Ségovie. Les travaux des champs lui avaient conservé ses forces jusque dans un âge avancé; mais la longévité a toujours ses douleurs; la mort d'une fille chérie vint frapper Arthur Young à son tour et remplir ses derniers jours de tristesse, il devint aveugle; toutefois il continua de s'occuper d'agronomie jusqu'à sa mort, arrivée en 1820. Le catalogue de ses ouvrages, tous consacrés à l'agriculture et à l'économie politique, est très-étendu.

Un autre Young (Thomas), né en 1780, mort en 1829, a été un orientaliste très-distingué, et qui, pour l'explication des hiéroglyphes, a rivalisé avec Champollion.

BIBLIOGRAPHIE

TÉMOIGNAGES ET SOUVENIRS

Par le comte ANATOLE DE SÉGUR (1).

— 89 —

M. le comte de Ségur est l'auteur de plusieurs excellents livres pour le peuple et que d'autres lecteurs aussi ont dévorés : *La Caserne* et *le Presbytère*, les *Mémoires d'un Trouppier*, la *Vie et la Mort d'un sergent de Zouaves*, répandus dans les écoles et parmi les soldats, ont fait un bien qui, sans doute, aux yeux de leur auteur, est mille fois préférable à la gloire; nous ne nous permettrons pas de recommander ces ouvrages, dont la réputation est faite, mais nous parlerons à nos lectrices d'un autre écrit de M. de Ségur, dont le titre révèle le but. Ce sont des *Souvenirs* de voyage et des *Témoignages* de foi. Indépendamment les uns des autres, les divers chapitres de cet intéressant ouvrage se relient entre eux par une pensée supérieure qui leur sert de lien; l'amour de Dieu et de son Eglise, et le désir de rendre hommage et service à la foi divine

en racontant différents faits, en retraçant certaines vertus inspirées par elle. L'auteur de ce livre, conséquent avec lui-même, a le bonheur (ceux qui le connaissent le savent) de servir Dieu par la plume, par l'action et par l'exemple. M. de Ségur indique lui-même, dans sa préface, le plan de son livre : « J'ai essayé, dit-il, de rendre témoignage aux trappistes comme aux missionnaires, à l'humble aumônier d'hôpital comme à l'obscur infirmier militaire, au dévouement sublime des mères chrétiennes, et à l'énergie chevaleresque des âmes trempées dans la foi comme au génie des orateurs sacrés et à l'incomparable beauté des fêtes et des triomphes pacifiques de l'Eglise, enfin, à cette puissance de Dieu toujours agissante, qui, de nos jours, comme dans tous les temps, se manifeste par des faits surnaturels, par des miracles qui étonnent et mettent en déroute toute la science et tous les raisonnements de l'orgueil humain. »

Ce programme paraît sérieux, et pourtant la lecture du livre de M. de Ségur est remplie d'attrait, soit qu'on l'accompagne à la Trappe de Mortagne, et qu'on s'émerveille au récit de cette vie qui rappelle la poésie austère de la Thébaïde et du désert de Scélé; soit qu'on le suive à l'hôpital militaire et qu'on se sente saisi d'un doux sentiment de compassion et de respect, devant les souffrances patientes des pauvres soldats;

(1) Un volume, prix 2 francs; par la poste, 2 fr. 30, chez M. Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères. Les autres ouvrages de M. de Ségur se trouvent à la même librairie.

soit qu'à Notre-Dame de Paris, au pied de la chaire, inaugurée jadis par le P. Lacordaire et le saint et regrettable Xavier de Ravignan, on assiste à ces grands tournois de l'éloquence qui rappellent les plus beaux siècles du christianisme, soit qu'à sa suite on voyage aux bords du Léman et dans les âpres montagnes du Tyrol, pour y chercher la trace de quelques saintes existences. Mais le chapitre que nous préférons, c'est celui qui est intitulé : *La Chambre des Martyrs*. Il ne faut pas aller loin pour y arriver : vous qui habitez Paris, allez à l'angle de la rue du Bac et de la rue de Babylone, frappez à la porte d'un établissement modeste, qui se compose d'une église et d'un bâtiment sombre et antique. C'est le séminaire des Missions-Étrangères. Entrez, demandez à voir la chambre des martyrs ; on vous la montrera volontiers : c'est la gloire de la maison, c'est là que se trouvent son arbre généalogique, ses parchemins, ses armoiries ; c'est de là que sont partis pour la Chine, pour le Ton-King, pour la Corée, des légions de missionnaires qui sont devenus une cohorte de martyrs ; c'est là que vont retremper leur courage les jeunes lévites qui aspirent à la même gloire, comme les aspirants à la chevalerie allaient regarder les cuirasses et les épées des ancêtres, pour se préparer à bien faire au jour de la bataille.

« Je plaindrais l'homme, dit M. de Ségur, qui ne dis pas le chrétien, qui ne se sentirait pas ému jusqu'au fond du cœur en mettant le pied dans cette chambre, où sont réunis les images, les reliques et les souvenirs des saints, qui ont souffert la mort le plus récemment pour l'amour de Jésus-Christ. A la vue de tous les objets sacrés qu'elle renferme, et que le regard embrasse du premier coup d'œil, un respect religieux s'empare invinciblement de l'âme : malgré soi l'on se signe et l'on parle bas comme dans une église.

« Tout, en effet, dans ce lieu sacré, parle aux yeux comme au cœur. Les murs sont couverts d'un papier rouge sur lequel se détachent des palmes dorées, emblèmes de l'éternelle récompense. Les fenêtres qui donnent sur le jardin sont également tendues de rideaux rouges, dont les reflets ardents communiquent à toute la chambre un air à la fois mystérieux et enflammé : on sent que c'est là la demeure de l'amour, de cet amour plus fort que la mort, qui s'est consommé dans le sang et le sacrifice, amour de Jésus-Christ pour ses créatures, amour des martyrs pour Jésus-Christ.

« On est également frappé, en entrant dans ce sanctuaire, du parfum étranger qu'on y respire : c'est cette odeur indéfinissable des objets chinois, qu'on ne peut confondre avec aucune autre, et dont les reliques mêmes, qui reposent en ce lieu, sont imprégnées.

« D'un côté de la chambre, de grands reliquaires, dont les parois sont en verre, laissent voir les ossements des martyrs qu'on a pu dérober à la fureur des païens, et faire parvenir en France. De l'autre côté, des vitrines renferment des souvenirs de tous genres, des lettres et des cheveux de missionnaires, dont on n'a pu avoir d'autres reliques ; des débris de cangues, des sentences de mort, les cordes qui ont servi à étrangler les martyrs, les chaînes de fer qu'ils ont portées, leurs ornements sacerdotaux, des tapis, des vêtements teints de leur sang, des crucifix où ils ont posé leurs lèvres au moment de mourir.

« Enfin, pour que toutes les parties du sanctuaire

aient leur éloquence, à la fois douloureuse et consolante, les murs sont partout recouverts de peintures chinoises, sans art et sans perspective, mais d'une terrible réalité, représentant les principaux épisodes de l'arrestation, de la condamnation et de la mort des martyrs missionnaires ou indigènes.

« Entre les deux fenêtres une cangue appuyée à la muraille, complète la physionomie de cette chambre. C'est une sorte de carcan de trois mètres de longueur, d'un poids énorme, au centre duquel est une ouverture pour la tête du patient, et que les condamnés, en Chine et au Tong King, portent nuit et jour avec mille souffrances, jusqu'au jour de l'exécution....

« Telle est, autant qu'une description froide et incomplète en peut donner l'idée, cette chambre des martyrs qu'habitent de si grands souvenirs. Qui pourrait contempler ces reliques sacrées, ces tableaux, ces ossements, ces chaînes, et penser aux vertus surhumaines des martyrs, sans se dire : Dieu est là ! Qui pourrait pénétrer dans ce sanctuaire tout ensanglanté par la malice des païens et l'amour crucifié des martyrs, sans s'incliner avec un respect et une humilité involontaires, devant la sainteté du dévouement !....»

Nous avons dû abréger cette belle description et ces réflexions touchantes, mais nous serions bien heureux si nous avions donné à quelqu'une de nos lectrices le désir d'aller visiter la chambre des martyrs, et celui, plus facile encore à satisfaire, de lire les *Témoignages* de M. de Ségur.

M. B.

ÉDITH MORTIMER

ou

LES ÉPREUVES DE LA VIE

Par M. PARSON.

Traduit de l'anglais par M. CHANTREL (1).

— 000 —

« Je suis Français, mon pays avant tout ! »

dit une vieille chanson, et nous sommes de son avis, alors, surtout, qu'il s'agit de littérature. En vain les autres nations nous montrent-elles avec orgueil leurs poèmes épiques : *Jérusalem délivrée*, *Paradis perdu*, *Messie*, *Lusiades* ; en vain, l'Angleterre nous montre-t-elle son théâtre, si profondément tragique ; l'Allemagne, sa philosophie ; l'Italie, ses historiens, ses économistes et sa légion de poètes ; la France seule possède des œuvres d'une beauté complète, et où l'idéal de la perfection de différents genres semble atteint ; elle montre aux nations rivales La Fontaine, *Athalie* et *Briannicus*, quelques-unes des pièces de Molière, et par dessus tout, pour ceux qui savent penser et sentir, Bossuet, cette *Arche des Deux Testaments*, titre que l'Eglise décerne à un autre de ses docteurs. Mais il est

(1) Un joli volume, prix 1 fr. 50 ; par la poste, 1 fr. 80 c. ; à la bibliothèque Saint-Germain ; chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.

un genre de livre dans lequel les étrangers, et surtout les Anglais, nous dépassent, c'est le roman; qu'il soit une peinture historique des temps anciens, ou mieux encore, une délicate analyse des sentiments du cœur et des petits événements de la vie domestique. Depuis Clarisse Harlow jusqu'à nos jours, l'Angleterre possède une longue série d'œuvres charmantes, pour la plupart pleines d'innocence et pleines d'attrait, qui peignent avec beaucoup de finesse la société telle qu'elle est, les caractères tels qu'ils se trouvent, et qui amusent d'abord et font réfléchir ensuite. *Edith Mortimer* est digne de trouver place dans le catalogue qui commence par les œuvres de mistress Inchbald, miss Edgeworth, miss Opie et se termine de nos jours par les écrits purs, et passionnés à la fois, de Currer Bell et de lady Fullerton.

Ce livre présente, avec un rare bonheur, le développement du caractère d'une jeune personne, qui, réduite avec son père à une condition relativement pauvre, lutte avec courage contre les premières difficultés; mais l'orgueil vient gâter l'œuvre qu'elle a entreprise. Elle voulait être la consolation de son père et elle devient, par orgueil, le plus grand obstacle à son bonheur. Une de ses tantes, lady Sarah, personne à la fois humble et fière, douce et courageuse, lui fait voir ses torts. Nous aurions bien envie de citer quelques-unes des paroles de lady Sarah; il y a dans chaque cœur quelque chose qui ressemble à celui d'Edith Mortimer, et de telles paroles sont fortes et bienfaisantes.

« Edith, la vie se compose de petites choses. Et dans les sentiers paisibles de la vie, au sein de l'Eglise, des femmes vêtues de pourpre et de lin tressent des couronnes formées de petites choses, sans que personne en sache rien, ni n'en doive rien savoir, avant ce jour terrible où, devant la justice infaillible, les derniers seront les premiers et les premiers les derniers..... L'âme remplie de charité ne fait pas de bruit. Elle n'attire pas les regards, l'étonnement et l'admiration de quelques spectateurs oisifs, mais l'abondance de sa douceur est acceptée avec vénération. Garde-toi, Edith, de te servir du monde vivant, qui t'entoure, comme tu t'en es servie, comme si ces âmes eussent été créées pour toi, pour t'en amuser, pour en sonder la profondeur, pour en essayer la force, et pour les congédier, après avoir suffisamment essayé ta propre habileté! Le monde n'est pas à toi, ou il n'est à toi que comme le lieu de ton épreuve, et un jour il sera ton juge: il n'y a qu'une manière d'être grand, c'est par le sacrifice.

— Je n'ai jamais appris cela, dit Edith.

— Non, dit lady Sarah. Tu as vécu dans l'atmosphère brûlante d'un orgueil obstiné; tes sourires, tes bonnes paroles, tes baisers enfantins sur la main de ton père,

Edith, tout cela n'était ni naturel ni vrai; ce n'était que le résultat d'un orgueil endurci qui voulait tout faire plier. Renonce-s-y. Pleure, ma chère enfant, épanche ton chagrin; efforce-toi, en même temps de souffrir bien, de ramener ton cœur à une obéissance affectueuse. Tu trouveras bientôt combien on est libre en servant Dieu, combien il est plus heureux d'accepter avec gratitude tout ce qu'il nous envoie, qu'il ne l'est de se renfermer dans la solitude d'un cœur aigri, qui se consume par une douleur sans récompense. »

Edith écoute, elle réfléchit, elle consent avec douceur à ne plus être la première dans la maison de son père, à voir ce père chéri donner à une autre son nom et une partie de son cœur. Elle soutient courageusement, grâce à lady Sarah, cette épreuve difficile, et devenue plus forte, plus aimable, elle devint aussi plus heureuse. Il n'y a pas de bonheur sans abnégation.

Une fois que le lecteur est entré en connaissance complète avec les personnages, il s'intéresse à tous, à la pieuse et noble Sarah, à Edith, si impatiente, si fière, mais si noble aussi, à sir Godefroy Mortimer, le loyal gentilhomme anglais, et même aux lieux pittoresques où se passe la scène. La description vraie et poétique toutefois des sites et même des demeures est un des charmes des romans anglais, et leur donne ce quelque chose de vivant qui grave dans la mémoire une trace ineffaçable. Le sentiment religieux qui anime toutes les pages d'*Edith Mortimer*, leur assure une grande supériorité morale; on ne peut quitter le livre qu'avec un sentiment plus vif de la divinité de notre foi, qui s'applique avec tant de bonheur à toutes les situations de la vie, en les pénétrant d'une grandeur véritablement surhumaine.

La bibliothèque de Saint-Germain (1) se compose, du reste, d'excellents livres que nous signalons à nos lectrices. Nous avons rendu compte, l'an dernier, de la *Lampe du Sanctuaire*, par le cardinal Wiseman, et de *Madeleine*, par miss Cavenagh; les *Simplex Nouvelles*, de madame de Stoltz, se recommandent par le nom de leur auteur, bien familier à nos abonnées; les *Trois Eléonore* sont une étude approfondie de la vocation et des motifs qui peuvent la déterminer; d'autres ouvrages divers de madame Bourdon, tels que : *Marcia*; le *Vieux Bahut*, *journal d'une famille du Peuple*; l'*Histoire de Marie Stuart*, celle d'*Elisabeth*, sont inscrits sur le catalogue de cette bibliothèque, qui, choisie avec un goût sévère, peut être recommandée aux jeunes filles et à leurs mères.

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.



LE DROIT D'AINESSE

Paris, janvier 18...

« Octavie, tu dois être fatiguée.... Irons-nous au bal ce soir? » me disait ma tante. Fatiguée! jamais. Est-ce qu'on se fatigue au bal?... Les premières mesures de l'orchestre suffiraient à me délasser. C'est ce que j'ai expliqué à ma tante, elle l'a compris, et nous allons au bal, à un grand bal, paré, brillant, plus beau que toutes les autres fêtes de la saison. Je danse déjà toute seule, j'entends les airs que l'on jouera ce soir. Ma toilette est sur mon lit, toute prête, blanche, avec des fleurs et des rubans bleus, car je suis blonde... Monsi-ur Julian, ce vieil ami de ma mère, qui est si fou d'antiquité, ne me comparait-il pas à Hébé, la déesse jeune et blonde? Ah! c'est heureux de vivre, d'avoir dix-huit ans et d'aller au bal!... Je suis bien heureuse aussi d'avoir une bonne tante, qui n'use de son autorité que pour me faire plaisir, et qui, enjouée et charmante, est pour moi une amie, une sœur, une seconde mère!... Qu'aurait donc été ma véritable mère, si une parente est si bonne et me témoigne tant d'amour? Voilà une pensée triste... On en a quelquefois; mais ma tante me dit qu'il ne faut pas s'y arrêter longtemps. Elle est si gaie, elle!... Allons la retrouver : dans son salon à côté, au milieu de ses fleurs et de ses oiseaux, la mélancolie ne peut pénétrer... Je l'entends, elle m'appelle...

Le lendemain.

Le bal était charmant. Qui donc a pu dire que le monde ne tient pas ses promesses? Mes compagnes, mes amies parlent parfois de déceptions... qu'est-ce que cela veut dire? qui a des déceptions? Ne s'amuse-t-on pas toujours quand il y a de la musique, des lumières, des fleurs, des toilettes, des jeunes gens qui vous font danser; et quand, ch-z soi, au retour, on retrouve une bonne mère, une tante, une sœur qui vous aime et que l'on aime? et quelle est la jeune fille qui ne possède pas tous ces biens? Pour moi, j'ai le monde qui m'amuse, et le *at-home* qui me repose; tout m'est agréable et me plaît : ma musique, ma broderie, mes lectures, les promenades que nous faisons l'été, les plaisirs qui abrègent les longs soirs; je devrais dire les longues nuits de l'hiver, et je ne désire rien de plus. J'écris dans ce petit cahier ce que je pense et ce qui m'arrive; c'est un compte rendu du bonheur. Mais si un jour (jour bien lointain), il arrivait que je fusse triste, malade, ennuyée, eh bien! je relirais ces pages écrites aux plus beaux jours de la belle jeunesse, et je redeviendrais gaie et joyeuse; je me garde ainsi un rayon de soleil pour les jours sombres, s'il en vient, ce que je ne crois pas.

Février 18...

J'ai reçu une lettre de mon père, de mon cher, bon et tendre père. Pourquoi ces lettres, dont la suscription et l'écriture me causent toujours un sentiment de joie, laissent-elles dans mon âme comme un arrière-goût de tristesse? Ah! c'est qu'en les ouvrant, je ne pense qu'à mon père qui m'aime et que j'aime; et puis, en les lisant, en me pénétrant du peu de détails qu'elles renferment, je vois, par la pensée, cette maison de mon père, un peu sombre, un peu nue, cet intérieur où la richesse ne règne pas, et dont les plaisirs sont bannis. Je pense à ma belle-mère, à mon frère, à ma sœur, que je connais à peine; je me retrace la figure sévère de la femme de mon père; je le vois lui-même, fatigué d'études, las de courses, le soir d'une journée passée au chevet des malades, et je compare ma vie à la sienne, ma vie si douce et si joyeuse à sa vie de labeur, d'inquiétudes peut-être. Ce contraste me fait de la peine, et quelquefois il me semble, malgré tout, que je devrais partager les soucis de mon père et m'asseoir à son foyer pour tâcher de l'égayer. Mais ce sort paisible que je goûte, je ne l'ai pas choisi, on l'a choisi pour moi... Quand ma pauvre mère me fut enlevée, ma tante, sa sœur, me réclama comme son bien, et elle m'éleva, avec quelle tendresse! je ne puis la payer de ses soins que par mon bonheur, et je tâche d'acquiescer ma dette; mais mon pauvre père, je voudrais tant le voir heureux!

Mars 18...

Nous ne sortons pas depuis quelques jours; ma bonne tante a pris froid, trompée qu'elle était par un perfide soleil de mars qui n'empêchait pas la bise de faire rage. Le printemps était au ciel pendant que les violettes tremblaient de froid dans l'herbe. Ma pauvre tante reste couchée sur son canapé, bien accablée par ce vilain rhume; et hier soir, comme je jouais du piano, elle m'a priée de cesser. C'est la première fois que la musique lui fait mal. Je n'ai pas osé lire tout haut, car elle tient les yeux fermés, et paraît assoupie. Une bonne nuit la guérira : demain, elle sera tout à fait bien...

Mars 18...

Mais, non, elle n'est pas mieux! Le médecin veut qu'elle reste au lit, et, comme hier, elle paraît accablée et sommeillante; je n'ai pas quitté sa chambre, à peine a-t-elle paru me voir; seulement, lorsqu'on lui préparait ses boissons, elle me faisait un petit signe de tête et des yeux, pour me dire qu'elle m'ai-

maint bien. Pauvre tante! mais ce mal ne peut durer: un rhume, à son âge, n'a rien d'inquiétant. Le médecin est bien attentif: il vient deux fois par jour.

Mars 18...

Que se passe-t-il donc? Tout le monde à l'air triste et préoccupé; ma pauvre tante ne me reconnaît plus... elle a une espèce de délire, doux et aimable comme elle: elle ne parle que de fêtes, de projets de réunion avec ses parents et ses amis, elle me nomme à chaque instant: Octavie! Octavie! Et lorsque j'accours, lorsque je l'embrasse, elle fixe sur moi de grands yeux surpris qui me font mal. — C'est moi, dis-je, c'est moi, chère tante. Elle me répond quelques paroles incohérentes. Une fois, seulement, se dressant avec peine sur son séant, elle tendit la main dans le vide, et dit avec un sourire sur ses lèvres colorées par la fièvre; — C'est vous, Albert, je suis bien heureuse de vous voir! Elle croyait voir mon père et lui parler. Cette erreur m'a navrée! Je sortis de la chambre, car j'étouffais; et Victorine, la cuisinière, qui passait, me voyant pleurer, me dit: « Ah! mademoiselle Octavie, quel malheur! notre pauvre madame! »

Ma tante est donc bien mal? quoi! elle pourrait mourir, je pourrais la perdre! Je ne l'ai plus quittée depuis cet instant; j'écris dans sa chambre, elle ne me voit pas; et, me parlant sans cesse, toujours occupée de moi, elle ne voit point que je suis là, uniquement occupée d'elle.

Mars 18...

Je suis sortie un instant ce matin pour aller à la messe; on oublie trop le bon Dieu dans le bonheur, mais dès qu'on souffre, comme on a besoin de lui! Je ne pouvais pas prier, je pleurais seulement, et Dieu voyait le fond de mon cœur, et avec quelle douleur je lui demandais la vie de ma bienfaitrice, de ma tendre amie... Je suis rentrée... elle n'était pas mieux. Le médecin est venu, j'épiais sa physionomie...

« Élas! elle s'assombrit quand il eût regardé la chère malade. Il écrivit des ordonnances, et, s'interrompant tout à coup, il me dit: « Il faudrait une garde, mademoiselle; vous êtes trop jeune et trop délicate pour passer ainsi les nuits; il faudrait une personne expérimentée et robuste au chevet de madame d'Arthonay. — Elle est donc en danger! dis-je à voix basse et toute tremblante. — Je ne dis pas cela, mais... » Il n'acheva point. « Qu'a-t-elle donc? — Une pleurésie avec des symptômes alarmants. »

A ces mots, je ne pus me contenir, je pleurai à sanglots. Ma tante, qui murmurait continuellement des paroles sans suite et dont les regards erraient dans le vague, parut tout à coup s'apercevoir de ma présence; ses traits prirent une expression tendre et alarmée: « Qu'as-tu donc, Octavie? dit-elle. » Je saisis ses mains, je les baignai de baisers et de larmes; elle passa son faible bras autour de mon cou et me sourit. Ce sourire, je le verrai toujours! il était triste comme un adieu. Le médecin m'éloigna doucement du lit: « Evitez, me dit-il, ces émotions trop fortes pour la malade et pour vous. Du calme! du calme! Je vais vous envoyer une garde, et je vous engage, mademoiselle, si madame d'Arthonay a quelques parents, à les prévenir de sa situation. »

Ces paroles, le regard qui les accompagnait, enfoncèrent l'affreuse vérité comme un trait dans mon cœur. C'est donc vrai, elle est malade; elle pourrait mourir!

Le même jour.

Je ne puis pas m'éloigner de son lit, quoiqu'elle ne s'aperçoive pas de ma présence: le délire est passé, elle est à présent dans une torpeur complète. Ma grand'tante, madame Salvien, est accourue auprès de nous; elle désirait m'éloigner pendant quelques heures de ce lit où ma pauvre amie souffre tant, mais j'ai demandé en grâce à rester, et afin d'imposer silence à la garde qui voudrait parler, jaser, raconter, j'écris et je m'entretiens moi-même de l'unique pensée qui me préoccupe. Peut-être, un jour, lui lirai-je ces pages tracées pendant les jours d'angoisse et de péril! Alors, nous nous réjouirons ensemble, et nous nous aimerons d'autant mieux que nous avons couru un plus grand danger. Que deviendrais-je si je la perdais! que deviendrais-je si elle disparaissait de cette maison, où elle m'a reçue enfant; que deviendrais-je si ce cœur qui m'a tant aimée se glaçait par la mort? Elle est tout pour moi, et je pourrais la perdre! Ah! que je souffre, et pour la première fois; car ma tante m'a épargné tous les chagrins de la vie... Jusqu'ici je n'avais connu que la joie, la paix d'esprit, le contentement de toutes les heures... cruel apprentissage que celui de la douleur!

Huit jours après.

Tout est fini... elle n'est plus!... elle n'est plus... est-ce possible? si vite, hélas! Oui, j'ai vu ses traits chéris altérés par la pâleur de la mort, ses yeux si doux, si expressifs couverts d'un voile; j'ai senti ses mains qui se glaçaient dans les miennes, j'ai entendu sa voix faible qui disait encore, en parlant à l'enfant de son cœur: « Ma pauvre Octavie! que deviendras-tu! J'espérais vivre pour toi! »

Et elle m'est ravie! déjà il ne reste plus rien d'elle sur la terre, elle est couchée là-bas, dans la grande ville des morts... Sa maison, notre maison où nous passions des jours si doux, est déserte; on m'a amenée ici, chez madame Salvien, et on s'efforce de me consoler et même de me distraire! Mais je ne veux pas être consolée, je ne veux pas me distraire, car tout cela ce serait oublier... puis-je oublier ma seconde mère, mon amie, celle qui était tout pour moi, qui, pendant seize ans, n'a vécu que pour moi... Non, quand tous l'oublieraient, sa mémoire, sa chère image vivront dans mon cœur et entretiendront mes regrets... Je ne la verrai plus! je ne puis me familiariser avec cette pensée; ces mots sont toujours là, dans ma tête, comme un coup de marteau qui me frappe; ils m'empêchent de dormir la nuit, et quoique je vive avec eux, je ne puis pas m'y habituer.

Avril 18...

J'ai reçu deux lettres de mon père, très-bonnes, très-affectueuses toutes deux; il ne peut venir à Paris parce que ses malades le réclament, mais il me dit que madame Salvien me fera connaître ses intentions. Il parle de ma tante d'une manière qui répond à mon propre cœur; les autres, même en me plaignant, me froissent; je voudrais ne pas paraître abattue pour

éviter d'être relevée par eux. En résumant tout ce qu'ils me disent, il semble que ma pauvre tante ait bien fait de mourir. — Elle n'était plus jeune! elle avait la poitrine délicate... elle arrivait à l'âge des infirmités... Voilà ce que l'on me dit pour soulager ma douleur; j'ai envie de leur répondre : Elle n'était plus jeune! eh bien! j'aurais égayé sa vieillesse; elle était souffrante! je l'aurais soignée; ne m'a-t-elle pas soignée, elle? Mais je me tais, à quoi bon?... D'autres, et ceux-là m'indignent, disent en hochant la tête : — Vraiment elle n'était pas raisonnable, cette pauvre Amélie, elle aimait trop le monde, les fêtes; aussi sa santé n'a pas résisté au train de vie qu'elle menait : il faut avoir l'esprit de son âge...

Et après m'avoir débité ce discours, ils se croient de parfaits consolateurs et de grands philosophes. Quand je pense à tout ce qu'on m'a dit depuis huit jours, je suis non-seulement triste, mais fâchée contre le monde entier, excepté mon père, qui me comprend. Elle s'est tue la seule voix qui sût le chemin de mon cœur, la voix qui me réjouissait toujours, qui ne me contristait jamais, qui m'eût consolée de toutes les peines. Ma pauvre tante! quelle épreuve!

Avril 18...

Ma tante Salvien est venue me trouver ce matin dans ma chambre; elle m'a embrassée avec l'air froid qu'elle a toujours, et puis elle m'a dit : « Ma chère Octavie, je ne voudrais pas ajouter à vos peines, mais je dois vous parler raison. (Ma tante est avant tout *raisonnable*; selon elle, tout doit céder à la raison) Votre position, mon enfant, est fort changée par la mort de madame d'Arthonay; avec elle, vous viviez dans le monde, vous jouissiez de tous les amusements; car ma pauvre nièce avait le cœur toujours jeune, plus jeune que la raison ne l'eût voulu; vous partagiez son aisance, avec sa mort tous ces avantages-là disparaissent. Vous savez qu'elle n'avait que très-peu de fortune, et que son mari ne lui avait laissé que le viager de la sienne; elle vous a légué une petite rente, son mobilier et ses bijoux, ce qu'elle pouvait donner, bien peu de chose! — Ah! ma tante, je ne pense pas à cela; ce n'est pas la position ni les plaisirs que je regrette. — Je le sais bien, mon enfant, et j'espère que vous serez assez raisonnable pour triompher de votre douleur et pour vous résigner à la nouvelle situation qui vous est faite. Il vous faudra quitter Paris. — Je le veux bien. — Retourner auprès de votre père. — Je ne demande pas mieux. — Votre père n'est pas riche, vous le savez, Octavie; il faudra renoncer à ces habitudes d'aisance, presque de luxe, que ma pauvre nièce vous a laissées contracter. — Oh! je ne tiens pas à la toilette ni aux plaisirs. — Je le souhaite, oui, je souhaite vivement que vous puissiez vous faire à la vie modeste qui, dorénavant, sera la vôtre. Vous vivrez avec votre belle-mère; c'est une femme fort estimable, fort essentielle, qui conduit bien son ménage et élève à grand-peine ses deux petits enfants. Il faudra, Octavie, vous conformer à ses idées, à ses goûts et tâcher même de lui être utile en l'aidant dans ses travaux d'intérieur. C'est là ce que la raison veut de vous. Peut-être vous faudra-t-il du courage et de la volonté pour vous soumettre à une existence si laborieuse, si retirée, dans une petite ville, au sein d'une famille que vous connaissez

à peine, et qui ne peut vous offrir aucune des jouissances auxquelles on vous a habituée. Ah! chère enfant, je l'avoue, plus d'une fois j'ai blâmé ma nièce, cette pauvre Amélie, qui vous aimait à l'idolâtrie et vous gâtait sans mesure; j'aurais voulu qu'elle vous donnât des goûts en harmonie avec votre sort, mais, bah! les raisonnements échouaient contre sa tendresse; elle n'écoutait que le sentiment et jamais la raison. — Ces sentiments m'ont rendue si heureuse pendant seize ans! — A la bonne heure! mais maintenant il faudra commencer sur nouveaux frais, en vivant avec votre digne père. — Je m'efforcerai de le contenter. — Je désire que vous y réussissiez; car votre père, homme de mérite que la fortune n'a pas visité, n'a d'autre bonheur que la paix de son intérieur. — Je ne la troublerai pas. — J'en suis bien sûr, mais il faudra vous vaincre et vous raisonner. — Vers quel temps, ma tante, mon père désire-t-il me voir? — Il a fixé votre départ à la fin de ce mois. — Je me tiendrai prête. — C'est bien, mon enfant, vous êtes plus raisonnable que je ne le croyais. »

Eh non! je ne suis pas raisonnable; je déteste la raison, lorsqu'elle est présentée avec ces formes froides et sèches, lorsqu'elle ne sert qu'à faire blâmer la tendre bonté qu'avait pour moi l'amie que j'ai perdue! Mais à quoi bon parler à qui ne peut me comprendre? Cependant, si ma grand'tante a voulu m'effrayer sur le sort qui m'est réservé, je l'avoue, elle y a réussi, et sa triste énumération des privations que je subirai et des devoirs qui me seront imposés, m'a glacé le cœur. Je vais rentrer dans la maison paternelle, qui, par un concours de circonstances malheureuses, m'est devenue étrangère; j'y trouverai ma belle-mère, dont je ne connais que les vertus plus austères qu'attrayantes, un frère et une sœur auxquels je suis inconnue; des habitudes qui ne sont pas les miennes, des relations parmi lesquelles je serai dépaycée, c'est là un avenir qui n'a ni rayon ni sourires; mais avec la douleur que j'ai dans l'âme, qu'importent les objets extérieurs? Autrefois j'espérais tant de l'avenir! maintenant que pourrait-il m'apporter, puisque mon ange tutélaire est là, sous cette froide terre, que je ne puis fouler sans tressaillir? Je ferai de mon mieux pour contenter mon père, que j'aime avec une profonde tendresse; mais réussirai-je? Je me défie de tout depuis que le malheur m'a frappée... il y a si peu de temps, je me croyais invulnérable!

Avril 18...

Nous partons demain; madame Salvien, en dépit de son âge avancé, me conduit jusqu'à la résidence de mon père, jusqu'à Saint-Omer. On a vendu les meubles de ma tante; c'est une grande peine pour moi, mais je n'ai rien osé dire; on n'a excepté que le piano, les deux jolies marines qui ornaient le salon, et quelques ouvrages classiques de la bibliothèque. On m'a apporté ses bijoux, j'ai bien pleuré en revoyant ces bracelets, ces épingles, ce collier que je lui avais mis si souvent, et j'ai attaché à mon cou, pour ne jamais le quitter, le médaillon qui renferme des cheveux de ma mère, auxquels j'ai réuni ceux de ma tante. Leurs chiffres enlacés, un P et un A, Pauline et Amélie, sont gravés sur la bordure et me rappellent ces deux mortes bien-aimées, inséparables dans ma mémoire.

Nous partons, je ne reviendrai plus à Paris, j'y

laisse tous les souvenirs de mon heureuse enfance, de ma première jeunesse si douce et si fleurie. Hélas! sais-je ce qui m'attend ailleurs? Oh! que le bonheur passe vite dans la vie... il reviendrait que je n'oserais plus compter sur lui.

Je continuerai à écrire là-bas; ce petit cahier, autrefois le dépositaire de mes joies, est maintenant le confident de mes peines; cette expansion de l'âme sur le papier ne console pas, mais elle soulage...

M^{me} BOURDON.

LE ROMAN DANS LE MARIAGE

I

A l'animation qui régnait dans l'enclos du *Sacré Cœur*, à Nantes, à l'air affairé des pensionnaires, à leurs allées et venues, à leurs chuchotements, on voyait qu'un fait d'une haute importance était au moment de s'accomplir. Il n'y a pas de petits événements pour les enfants ou les femmes vivant à l'écart des agitations du monde; et, quoi de plus sérieux qu'un départ, quand celle qui va s'éloigner est l'aigle de sa classe, l'invariable premier prix d'histoire, de géographie, de langues étrangères et de narrations?

« Mesdemoiselles, disait une des plus jeunes élèves de la sainte maison, tenez pour certain qu'avant un mois, on entendra parler d'Élodie. Elle a fait des vers, savez-vous? des vers qu'elle lisait l'autre jour à Clémence Gérard et que j'aurais bien voulue écouter... Mais non, on se défile de moi; il a fallu m'éloigner, et je n'ai compris qu'un mot : « Clair de lune! »

— Ce devait être bien beau, reprit une autre pensionnaire, et je crois aussi qu'avant peu Élodie fera beaucoup d'honneur à notre couvent. Clémence en sait long sur ses compositions littéraires; Clémence est la confidente, aussi voyez comme, pour se rapprocher d'elle, on quitte à la hâte Émérécienne et Sophie. »

Émérécienne et Sophie venaient d'offrir chacune à leur compagne un petit sachet brodé, dont les dessins ingénieux, à grand renfort de myosotis et d'autres fleurs symboliques, promettaient résolument à l'amie absente un souvenir éternel. Une telle attention avait sa valeur; aussi, dès que celle qui en était l'objet se fût un peu écartée avec Clémence, l'une des deux brodeuses respira-t-elle longuement, et comme délivrée d'un grand poids.

« Enfin, dit-elle, nous pourrions prétendre maintenant à quelque succès. Impossible de lutter avec Élodie, moins peut-être à cause de sa supériorité réelle, que par les préférences aveugles qui la placent toujours au premier rang. Voilà sept ans que cela dure, et, je te l'avoue, ma bonne Sophie, dès la seconde année, j'en ai souffert horriblement. J'ai le sentiment de ma dignité, moi, et quand je me suis vue sacrifiée, en 1850, lors de cette fameuse composition sur l'éruption du Vésuve, une pensée mauvaise, une idée folle... »

La jeune fille hésitait :

« Comment?... demanda Sophie.

— Ah! si ces dames m'entendaient!... continuait Émérécienne; » et baissant la voix, elle confessa qu'à l'âge de dix ans, dans le but coupable d'en finir avec la vie, elle avait mangé, chaque matin, pendant huit jours, un nombre prodigieux d'échalottes.

Élodie ne se doutait guère de cette tentative de suicide, heureusement peu dangereuse, et tandis qu'Émérécienne en rappelait l'histoire, elle montrait avec émotion à son amie préférée le sachet menteur que venait de lui remettre l'envieuse. Ce présent était, du reste, en fort nombreuse compagnie, au milieu des pelottes à épingles, des bourses, des médailles, des images à surprise que, depuis une heure, toutes les pensionnaires et la plupart des religieuses apportaient à profusion. Clémence Gérard jouissait de ces démonstrations affectueuses.

« Chère Élodie, disait-elle, tu seras aimée là-bas comme tu l'es ici. Encore un an, peut-être six mois, et un heureux mariage... »

Élodie secoua la tête :

« Pas si tôt, ma bonne Clémence! Je sais bien que les dernières volontés de mon père me prescrivent de ne pas trop tarder à me marier après ma sortie du couvent; mais l'éloignement de mes parents pour le caractère de ma tante, leur désir de ne pas nous laisser longtemps ensemble, ne me font pas une obligation de prendre le premier spéculateur qui tenterait une fortune d'un million et demi. Il faut des circonstances exceptionnelles pour me décider. Je veux être aimée pour moi seule. Rien ne me rendrait un mari odieux comme tous ces préliminaires sur des affaires d'argent ou ce que l'on nomme les conventions sociales. Tiens, ma chérie, je serais désolée de t'affliger, et pourtant il faut bien convenir que ton sort m'inspire une véritable compassion. Tu n'as pas encore seize ans, et déjà, depuis plusieurs années, ta mère a décidé ton mariage avec le fils d'un de ses voisins. Je n'ai jamais vu M. Frédéric Simon, ton futur seigneur; seulement je sais qu'il n'ignore rien de ce que possède ta famille; qu'à l'aide de son père, notaire de Saint-Brice, il a pu se rendre un compte exact de ce que rapporte chacune de vos propriétés; en un mot, qu'avant de permettre à son cœur de parler pour toi, le prudent jeune homme s'est assuré préalablement que sa position nouvelle ne nuirait pas à ses intérêts et ne dérangerait aucune de ses habitudes. Tu arriveras dans sa maison, où ta place est faite depuis bien des jours, comme un meuble de plus

à sa convenance. Tout cela est charmant, tout cela est poétique comme un bail à ferme ou une sommation par huissier. Je ne ris pas, ma bonne Clémence ! Le prétendu, sois en bien persuadée, a promis à ta mère de se comporter en fermier intelligent, et, le moment venu, tu recevras une citation en règle qui t'invitera à comparaître devant M. le maire et M. le curé.

— Et, malgré tes critiques, j'espère bien faire droit à la requête, répondit gaiement mademoiselle Gérard. Ici, du moins, l'idée de spéculation n'est pas possible. Si, comme tu l'affirmes avec raison, mon ami d'enfance connaît exactement nos revenus, ma mère, elle-même, n'est pas moins instruite de ce qui le regarde, et tout balancé, les avantages sont, je crois, égaux. Tu me plains encore de connaître si longtemps d'avance celui qui doit remplacer auprès de moi mes bons parents, et, à la vérité, je l'ai vu trop souvent déjà pour le croire un être parfait. Toi, ma chère Elodie, tu rêves un héros de roman ; moi, persuadée que ces héros ne se rencontrent pas dans la vie réelle, je me contente à moins, et je me réjouis de savoir, dès à présent, quelles sont les vertus qui me seront les plus nécessaires en ménage. Mon futur seigneur, puisque tu l'appelles ainsi, ne possède, par exemple, qu'un très-faible degré la vertu de patience ; eh bien, j'essaie d'en acquérir plus que lui, afin de laisser passer la bourrasque à l'occasion, certaine qu'avec un bon cœur et une âme loyale le rayon de soleil n'est jamais loin. Tu crois que la poésie n'existe pas hors des circonstances singulières et des grandes passions : est-ce bien vrai ? J'aurais cru pourtant en trouver un peu au foyer tranquille de ma mère, et chez le vieux notaire de Saint-Brice. »

Elodie allait répliquer lorsqu'un redoublement d'agitation, mêlé à des rires étouffés, attira l'attention des deux amies sur un point de la cour. Une voiture de louage, d'une antiquité remarquable, venait de s'y arrêter, et toutes les pensionnaires se montraient, avec un joyeux étonnement, la personne qui, en aidant des robustes épaules du postillon, descendait lourdement de ce curieux véhicule.

« Attention, petites, dit Emérencienne d'un ton railleur : saluez mademoiselle Major. »

Elodie l'avait entendue ; elle rougit, et se penchant à l'oreille de Clémence :

« Emérencienne n'a entrevu ma tante qu'une seule fois, lors de ma première maladie ; mais comment ne pas la reconnaître entre cent mille ?... Pourtant voici encore du nouveau, de l'imprévu... cette visière !... »

En effet, sous un bonnet chargé de dentelles et d'une dimension choquante, mademoiselle Major portait maintenant un garde-vue en taffetas vert. Une ophtalmie récente avait nécessité cette addition aux splendeurs de sa toilette de voyage. Le reste se composait d'un immense rabat à tuyaux, d'une robe de soie usée, gorge de pigeon, d'un cachemire français de couleur jaune, et dont les dessins étaient d'un goût si bizarre qu'il avait attendu trente ans, soit en montre, soit dans les profondeurs du magasin, avant de rencontrer un acheteur. Rondelette, ayant du menton pour trois et des joues pour quatre, la bonne tante avançait avec ce mouvement de gauche à droite et de droite à gauche, qu'on désigne dans nos ports de mer par cette locution : « Marcher au roulis. » Une de ses mains potelées balançait une ombrelle à

grands carreaux rouges et noirs, et dans laquelle les dents de lait d'un carlin favori avaient fait plusieurs déchirures ; son autre main tenait en respect sur sa hanche un énorme ridicule en velours de coton, d'où sortait, alerte et mignonne, la tête de Finaud, le carlin coupable.

Voulez-vous savoir maintenant ce qu'était mademoiselle Major ? Oui, n'est-il pas vrai ? Allons donc aux renseignements. Nous en aurons de complets à quelques centaines de pas, sur la place Graslins.

II

Nous voici dans une chambre assez richement meublée, écoutant ce que raconte à son ami un jeune homme blond, pâle, les traits fatigués par les plaisirs. Celui à qui il s'adresse, enveloppé dans un nuage de fumée, lui sourit avec nonchalance, et suit ses mouvements d'un œil à demi éteint. La première partie d'une conversation, pleine d'aveux cyniques, ne peut se rapporter ici. Ne nous occupons que du reste.

« D'accord ! il faut en finir, mon bon ; et je te remercie, toi dont le mariage est arrêté depuis trois mois, de m'avoir si bien mis à mon tour sur la piste d'une héritière. Maintenant que, grâce à l'heureux bavardage de ta petite sœur, me voici son compagnon de coupé, dis-moi ce que tu sais d'Elodie. L'as-tu vue plusieurs fois ? est-elle vraiment bien ? »

— Charmante !... Non, ne ris pas ! charmante ! parole d'honneur ! Des yeux noirs longs comme ça, mon cher ! Seulement, tu sauras qu'en dépit des bons conseils de mesdames du Sacré-Cœur, la curieuse a lu des romans chez sa tante, aux dernières vacances, et que, depuis, la Mina de Walter Scott est devenue son type de prédilection. Je l'ai rencontrée deux fois sur le cours Henri IV, au bras d'une ancienne amie de sa mère, qui habite Nantes, et, de temps en temps, la fait sortir de sa cage ; je l'ai rencontrée marchant d'un pas solennel, la tête et le corps penchés sous le poids de la rêverie, pas assez, toutefois, pour ne pas s'apercevoir qu'elle attirait ainsi l'attention. Ses airs de colombe craintive et affligée ne vont pas mal à la douce pâleur de son teint, à la grâce un peu étudiée de son sourire. Je puis te faire en deux mots le portrait d'Elodie Grivar : c'est la mélancolie ornée, un bijou de deuil.

— Diable ! mon bon Émile, ce portrait de belle éplorée n'a rien de très-séduisant pour moi, et le contraste me paraît un peu brusque avec les folies dont nous parlions tout à l'heure. Walter-Scott et sa Mina Troil sont ennuyeux à périr. Quel dommage que la petite n'ait pas encore compris qu'il ne peut exister aujourd'hui d'autre rêve poétique que de posséder beaucoup d'or pour en dépenser beaucoup.

— Doucement, Léopold ; tu oublies que si l'héritière en était là comme nous, les chances ne seraient guère favorables. De nos jours, on vit très-vite, et pour un jeune homme de famille, les besoins sont immenses. Il me semble que tu viens d'avoir vingt-huit ans, et c'est plus qu'il ne faut pour qu'il soit grand temps de réparer, par une belle affaire matrimoniale, les brèches faites à ta fortune. »

Un bâillement prolongé fut d'abord la seule réponse de Léopold ; il s'étendit sur un canapé, s'étira les bras, et après un nouveau bâillement :

« Va donc pour Mina Troil, dit-il ; nous changeons tout cela ensuite.

— A la bonne heure ! La seconde éducation d'une femme appartient à son mari. Mademoiselle Grivard aime la poésie, dit-on : tu lui feras lire Alfred de Musset et Henri Heine.

— J'y compte bien ; mais tu ne m'as pas encore parlé de la tante.

— Ah ! mademoiselle Major ! Celle-ci ne lit pas Walter Scott, mais elle a conservé un très-bon souvenir de *Némorin*, *Rinaldo Rinaldini*, *l'Enfant de la Forêt* et *Zélie dans le Désert*. Elle habite depuis soixante ans sa ville natale, au fond de la basse Bretagne, et elle ne l'a quittée qu'une seule fois pour venir à Nantes passer trois jours, pendant une maladie de sa nièce. La bonne demoiselle tient un commerce de toile au n° 35 de la rue des Caquets, et bien qu'elle ait peut-être, de son côté, vingt à vingt-cinq mille francs de rente, elle n'a pu se décider encore à se retirer des affaires. Tu connaîtras bientôt cette rue des Caquets, berceau de la tante Major. Figure-toi de vieilles maisons à pignon dont les étages, s'élevant en encorbellement les uns au-dessus des autres, tout chargés de sculptures en bois, tantôt pieuses, tantôt grotesques, semblent s'avancer à l'envi pour espionner les voisins et les passants. Penchées au bord des toits, les cheminées ont elles-mêmes un air de curiosité incroyable, et quant aux rez-de-chaussée composés de boutiques de drap, de toile, d'épicerie, prenant jour sur la voie publique par une large fenêtre qui sert à l'étalage de la marchandise et supplée presque toujours au comptoir ; quant aux rez-de-chaussée, dis-je, c'est là que des yeux sont ouverts du matin au soir pour voir ce qui se passe dans le quartier, et des langues toujours en mouvement pour les commentaires. Pour que rien n'échappe à l'examen, il y a même un signal convenu entre les marchandes. Dès qu'un visage étranger ou méritant un peu l'attention se montre à l'entrée de la rue, les dames des numéros un et deux, posées en sentinelles avancées, saisissent leur aune ou leur mètre, et deux ou trois petits coups secs, frappés sur la planche de chêne extérieure où vient s'accouder le chaland, se répètent, se confondent de fenêtre en fenêtre, et en deux secondes ont fait bien du chemin. J'ai eu l'honneur de cet avertissement singulier, et j'aimerais à te peindre dignement l'exhibition bouffonne qui s'en suivit. Non, impossible d'imaginer une pareille collection de visages antédiluviens ; et ce qui ajoutait encore à l'effet, c'est que tous ces yeux éraillés, ces nez à lunettes, se présentaient de toutes parts entourés de canaris, de perroquets, de chats de toutes les couleurs. La tante Major était au premier rang pour constater l'élégance de ma moustache : je la vis alors entre la cage où tournait son écureuil et le bocal où nageaient ses poissons rouges.

— Fort bien, Emile ; et tu as soin d'ajouter, n'est-ce pas, que la présence dans notre maison des poissons rouges, de l'écureuil et de leur maîtresse n'est point une condition essentielle de notre bonheur ?

— Nullement essentielle ! Les parents de la petite, beaucoup moins vulgaires que la respectable demoiselle, leur cousine germaine, ne désiraient rien tant qu'un moyen honnête de l'éloigner pour toujours de celle-ci. Courage donc, très-cher, et bonne chance !

— Oui, bonne chance, en effet, répéta Léopold d'un

air rêveur. J'en ai besoin pour apaiser mes créanciers et tenir honorablement ma place dans le monde. Si à dix-huit ans, mon bon Emile, il m'eût été facile de jouer au naturel la comédie de sentiment que je prépare, aujourd'hui je me sens tellement indifférent, tellement blasé pour tout ce qui n'est pas le bruit des écus, que j'ai peur, en vérité, de faire, malgré mes efforts, un sot personnage. Comment se poser décentement en enthousiaste et en ingénu, dans un siècle comme le nôtre où l'admiration pour autrui est un ridicule ? J'ai vite appris à juger nos contemporains, revenus de toutes ces agitations intellectuelles, de toutes ces aspirations vers ce qu'on appelait autrefois le beau dans les lettres, les arts, les luttes de la tribune, la vie publique. Le repos dans les jouissances du luxe, voilà leur unique ambition ; et quand la considération s'attache aveuglément à la richesse sans s'inquiéter d'où elle vient, le moyen de désirer autre chose ? L'idéal ! le culte du beau ! allons donc les peintres et les poètes eux-mêmes savent fort bien qu'il leur faut aujourd'hui un culte tout différent s'ils veulent réussir. Aussi regarde et dis-moi si les artistes et les écrivains d'à présent ne te rappellent pas ces Romains qui, suivant Tertullien, disposaient sans pudeur de leurs dieux, les engageaient, les échangeaient, les vendaient et les transformaient sans façon en cuillers et en marmites ?... Pourquoi non, après tout ? Qu'auraient-ils leur offrir, en échange du bien-être sacrifié, ces grands si pleins d'eux-mêmes dans leur nullité confiante, ces politiques qui ne croient plus qu'au droit de la force brutale, ces femmes du monde si vaines et si niaises, ces financiers insolents et ignares, cette foule non moins orgueilleuse, non moins stupide, et qui, dans ses jours de fureur, n'épargne pas plus ses meilleurs amis qu'elle ne le ferait de ses bourreaux !

Léopold s'était levé du canapé et, parcourant la chambre à grands pas, il parlait avec une véhémence qui ne lui était pas habituelle. Un bruyant éclat de rire l'interrompit.

« Bravo ! moraliste ! bravo ! Un prédicateur ne tonnerait pas mieux contre les travers du siècle !

— Peut-être bien, répondit Léopold en riant aussi ; je pense, du moins, en supposant ton prédicateur convaincu de la vérité de ses doctrines, et consolé, pour sa part, par l'espérance d'une vie meilleure ; je pense qu'il n'eût pas trouvé dans son cœur l'amertume qui, par instant, déborde du mien. Il a un rêve, cet homme-là, il a un lendemain, et ni toi ni moi n'en avons plus. Nous appartenons l'un et l'autre, à une société malade d'esprit, défailante de cœur. Tout s'écroule autour de nous. C'est une confusion d'hommes et d'idées qui donnerait le vertige si l'on y pensait sérieusement. Ce que nous faisons est donc bien ? Occupé de soi et du moment présent, chacun de nous se hâte d'arracher une part de butin dans la mêlée, pour ne pas courir les mains vides, et dans le sauve-qui-peut général il abandonne le reste au hasard.

— Tu conviendras, du moins, qu'une dot de plus d'un million est une assez bonne aubaine, demanda Emile.

— Sans doute, répliqua Léopold, et je te remercie encore de me l'avoir indiquée à temps. Pourtant, mon ami, si, aussitôt la réception de ta lettre, je suis accouru de Toulouse dans le but avoué de faire là-bas, dans le Finistère, une visite à un parent éloigné que je n'ai jamais vu, et qui se soucie fort peu de moi ; si

j'ai pris mes précautions pour voyager avec la romanesque pensionnaire, et tenter, comme tant d'autres, la conquête de la Toison dor, je n'en regrette pas moins, à mes heures, de ne plus trouver au fond de mon cœur qu'une froide indifférence pour tout ce qui n'est pas une opulente oisiveté. Je ne sais si je me fais bien comprendre : il me paraît fâcheux de ne plus croire qu'à la puissance du coffre-fort ; mais je n'en suis pas moins convaincu que nos pères en préconisant d'autres biens, en leur sacrifiant leurs veilles, leur repos, leur santé, imitaient simplement ces pauvres Indiens qui couronnent de fleurs ou arrosent d'huile une boue sèche, élevée en monceau à leur porte, et qu'ils croient la demeure d'un Dieu. »

Cette fois Émile ne répondit rien. Supérieurs l'un et l'autre, par les dons de l'intelligence, à la plupart de leurs amis, ils montraient tous les deux, au regard attristé de l'observateur, le douloureux spectacle de qualités précieuses étouffées par la mollesse de la vie et la corruption des mœurs. Animés par des convictions fortes, debout au poste honorable qu'ils ne cherchaient pas à conquérir, ils auraient donné à la France deux hommes utiles, et peut-être à l'histoire de leur pays deux beaux noms de plus. Malheureusement, ils appartenaient à une génération qui cherche moins à faire de grandes choses, au prix d'efforts généreux, que, par des moyens faciles et souvent peu honorables, des choses lucratives. La chasse à l'héritière est un de ces moyens réputés honnêtes, et son premier avantage est qu'en exigeant de celui qui le met en œuvre l'absence d'élévation, de délicatesse et de sincérité, il se trouve à la portée du plus grand nombre, aux époques de décadence morale. Léopold de Lancry avait pris ce parti commode, sinon très-digne, pour continuer sa vie d'indolence et de prodigalité. Un million à gagner ! Comment n'aurait pas cédé à cette tentation un homme trop énervé, trop insouciant du vrai et du bien pour en repousser sérieusement aucune ?

L'heure du départ de la diligence approchait, et l'ami du voyageur s'habilla pour l'accompagner jusqu'à la voiture. Léopold eut grand soin d'éviter dans sa toilette tout ce qui aurait pu laisser voir quelque prétention, et son négligé, d'une élégance irréprochable, lui valut de la part d'Émile une approbation sans réserve.

« C'est à merveille, disait ce dernier en allumant un nouveau cigare : ce manteau est byronien et cette casquette ressemble, à s'y méprendre, à la coiffure d'un chef de clan. Allons, tourne-toi vers moi un instant ; souris avec amertume ; adresse à mon nœud de cravatte un regard langoureux... Bien ! parfait ! tu réussiras, très-cher ; tu as tout à fait le physique d'un héros de roman. »

— Puissé-je en avoir les aventures, une au moins, répliqua Léopold en prenant le bras de son ami. Si le conducteur voulait s'y prêter un peu, continua-t-il en se dirigeant vers la place d'où la diligence allait partir, un accident aux environs de Saint-Brice pourrait ajouter beaucoup à l'intérêt du voyage. »

Les claquements du fouet invitaient les deux amis à presser le pas.

« La première place de coupé est à monsieur, » dit le conducteur en s'adressant à mademoiselle Major, déjà installée dans la voiture avec sa nièce. Confusion de la marchande, qui ne voulait en aucun cas usur-

per les droits de personne ; protestation aimable du chevalier, qui, affirmait-il, en pareille compagnie, réclamait instamment la dernière place. Sa requête n'eut aucun succès : Elodie avait l'un des coins ; il occupa l'autre ; mademoiselle Major, toujours munie de son garde-vue en taffetas vert et son carlin sur les genoux, conserva la place du milieu. Au seizième siècle, si peu délicat sur les accessoires dans les représentations théâtrales, un homme bizarrement accoutré figurait tout naïvement une muraille dans la tragédie de *Pyrame et Thisbé*. Ici, le rôle était à peu près le même pour la bonne tante, et nous devons ajouter que le mur de séparation était d'une notable épaisseur.

Une extrême confusion régna d'abord dans la diligence que Finand, se défiant apparemment du nouveau venu, remplissait d'aboiements insupportables. Le premier inconvénient de tout ce bruit fut que Léopold se vit obligé d'élever la voix plus que de raison en adressant à son ami ces paroles, accompagnées d'un regard furtif très-bien remarqué par mademoiselle Grivard :

« Émile, là, à l'autre coin... as-tu jamais vu une beauté aussi parfaite ? »

La pensionnaire détourna la tête en rougissant.

« Plus bas ! dit Émile. »

Et tandis que la tante s'efforçait d'étouffer les aboiements du carlin, en le plongeant la tête la première dans son ridicule, il continua de façon à être entendu :

« Surtout, ne manque pas de me tenir au courant de tes impressions de voyage : tu visiteras bien des ruines : chacune d'elle a sa légende, et tu sais si j'apprécie comme toi la poésie de nos pères. »

Léopold allait répondre sur le même ton.

« En route ! cria le conducteur. »

Le postillon fit claquer son fouet, les deux femmes se signèrent, et l'instant d'après la diligence roulait bruyamment sur la route de Vannes.

III

Le premier relai fut employé à s'examiner en silence et le second, à délivrer enfin de sa prison maître Finand. La paix se fit au moyen d'un biscuit de Rheims offert habilement par Léopold au favori de la vieille fille. Celle-ci se récria beaucoup sur la générosité de l'étranger. Finand était un mauvais garçon, indigne d'un bon procédé, et, pour sa part, elle ne lui pardonnerait jamais d'avoir montré les dents à monsieur, si poli, disposé si chrétiennement à rendre le bien pour le mal.

La glace une fois rompue, la conversation ne pouvait languir avec mademoiselle Major.

« Oserai-je vous demander, monsieur, dit elle, si vous ne seriez pas étranger ? Vous avez un léger accent anglais, allemand ou italien que je crois reconnaître ? »

— Je suis né à Toulouse, madame, répondit M. de Lancry, et j'ai le regret de reconnaître que l'accent dont vous parlez doit être l'accent du Midi. J'ignorais jusqu'à présent posséder cet avantage si peu apprécié ; je croyais m'avoir conservé du pays natal que l'amour des lettres et une foi entière en Clémence Isaure.

— Entends-tu cela, ma chère ? s'écria la vieille de-

moiselle avec un geste de la main qui fut mal compris de Finaud, et le fit rentrer tout penaud au fond du sac. Ah! monsieur, qui pourrait douter des malheurs de cette noble dame, quand la romance est là, en douze couplets, dans la dernière partie d'*Estelle et Némorin*. Pauvre Isaure! j'ai vu, il y a trente ans, un capitaine de hussards s'essayer les yeux tandis que je chantais, en pleurant moi-même, la mort de l'infortuné Lautrec! Le mercier d'en face m'accompagnait avec sa guitare, et les gros soupirs qu'il poussait en pinçant les cordes de l'instrument, ne contribuaient pas peu à l'émotion générale. »

M. de Lancry se mordit les lèvres pour réprimer un sourire moqueur, et faisant appel à de jeunes souvenirs, il parla de dame Clémence avec le respect et l'enthousiasme d'un mainteneur de l'Académie des jeux floraux.

« Si ces jeux, dit-il, n'ont pas entièrement perdu encore leur couleur naïve et charmante, c'est que deux noms de femmes, l'un de la terre et l'autre du ciel, les ont embellis et protégés. Au commencement du quatorzième siècle, les sept troubadours de Toulouse, par une lettre circulaire écrite sous un laurier avaient fait un appel aux chansons pour que le siècle en fût plus réjoui, écrivaient-ils. Une violette d'or était promise au vainqueur, et ce fut Arnaud Vidal qui l'obtint pour ses vers en l'honneur de Marie. Ainsi le gai collège se fondait sous les mêmes auspices que les cathédrales. Les années suivantes, même convocation dans le délicieux verger des mainteneurs toulousains et même empressement à s'y rendre. Cependant de grandes calamités dispersèrent les troubadours. La guerre, la peste, bien d'autres malheurs allaient faire oublier les sons de la mandore, les joies de la violette, et avec ces tournois pacifiques la poésie périssait. Alors une femme que notre imagination se représente comme un de ces types de beauté qu'on rencontre une fois en sa vie, mais que vous, madame, pouvez admirer tous les jours; une femme entourée du triple prestige de la naissance, de la fortune et des talents ranima le feu sacré prêt à s'éteindre.

— Oui, c'est bien cela, monsieur, la romance le dit. »

Et la bonne tante, se rengorgeant et fermant les yeux, entonna d'une voix étranglée le cinquième couplet de la longue ballade :

« L'églantine est la fleur que j'aime;
La violette est ma couleur. »

Un miaulement aigu, terminé brusquement par un enrouement subit, s'échappa comme un cri de détresse du gosier de la chanteuse, et ne lui permit pas d'aller plus loin.

Le jeune homme reprit avec emphase :

« Ne dirait-on pas, mesdames, que depuis le jour où la femme écrasa la tête du serpent, c'est à elle de protéger l'humanité défaillante et de la réchauffer sur son cœur? Quand l'ange de la miséricorde visite la France, par exemple, il choisit toujours une femme pour l'accomplissement de ses desseins. Il apporte une houlette à Geneviève, et Attila, le fléau de Dieu, s'enfuit épouvanté; il donne un crucifix à Clotilde et la barbare expire dans la Gaule chrétienne; il confie une épée à Jeanne d'Arc, et la nationalité française est sauvée. Aujourd'hui, c'est la poésie qui meurt, la

poésie, cette source des nobles sentiments et des grandes pensées; les sept troubadours ont perdu le bien-aimé jardin, la foule n'accourt plus à leurs fêtes... Eh bien! une femme apparaît de nouveau et sauve le premier des arts en l'épurant, en l'élevant plus près du ciel. »

Elodie écoutait avec attention et bonheur ces paroles flatteuses; mais la pauvre tante, dont toute la littérature se bornait à Florian et Ducray Duminil, ne savait comment répliquer. Après avoir bégayé plusieurs mots sans suite, tels que certainement... en vérité... en conscience... elle renversa la tête en arrière, les yeux entièrement clos, et déclara que, toute modestie à part, elle partageait entièrement l'avis de monsieur. De plus, elle ajouta qu'elle avait répété cent fois comme lui, et presque dans les mêmes termes, à madame Giroux, l'épicière, que l'épée de Clotilde avait été d'un grand secours autrefois contre les Anglais. Humiliée de tant d'ignorance, et craignant de passer elle-même pour une personne vulgaire, la jeune fille se hâta d'intervenir :

« Je crois avoir lu quelque part, dit-elle, que vos compatriotes n'ont pas toujours été aussi justes que vous, monsieur, envers les femmes. Si ma mémoire ne me trompe pas, les exécuteurs testamentaires de dame Clémence, n'auraient pas rougi de les exclure du concours peu d'années après la mort de la restauratrice des Jeux floraux.

— Quelle indignité! murmura mademoiselle Major; oh! les hommes, les hommes!

— A la fête de mai, vers le milieu du seizième siècle, reprit M. de Lancry, les capitouls, revêtus de la robe noire et rouge, précédés des trompettes et des hautbois, avaient ramené à l'Hôtel de Ville les mainteneurs et les maîtres de la gaie science. Un vieillard présidait l'assemblée qui, cette fois, était peu nombreuse, et chacun s'étonnait du grand nombre de places laissées libres, lorsqu'une députation de dames demanda à être introduite; c'était la pléiade poétique où brillait Audiette Pescheira, Esclarmonde d'Espinet, Johane Perle, et, au-dessus de toutes, la belle Paule de Vigier, celle-là même qu'un arrêt du parlement condamna à se promener au moins deux fois par semaine.

— Comment? comment? demanda la plus âgée des deux voyageuses.

— Fatiguée de l'admiration de la foule qui se pressait sur son passage, répondit le Languedocien, elle avait pris la résolution de ne plus sortir ou de ne sortir que voilée; mais le peuple se souleva, il y eut émeute, et, bon gré, mal gré, il fallut bien obéir à l'arrêt.

— La beauté a ses inconvénients, répliqua mademoiselle Major en poussant un long gémissement. Quel ennui de ne pouvoir faire un pas sans être remarquée! de ne pouvoir entrer dans un salon sans attirer tout les yeux. Mais, monsieur, continua la bonne tante d'un ton confidentiel, c'est surtout dans le commerce qu'un minois trop favorisé nous cause des tourments. Je pourrais en citer un, méconnaissable aujourd'hui, qui m'a rendue bien à plaindre. Ce fut pendant dix ans une procession de curieux qui, sous prétexte d'examiner nos toiles de Hollande, venaient s'aplatir le nez contre les vitres que mon vénéral père avait cru devoir placer sur la rue, entre eux et moi. D'autres se présentaient en acheteurs, pre-

nant indifféremment de ma main toiles de Tréguier, de Landerneau, de Cretonne, et sans qu'il me fût jamais possible de tirer de leur ébahissement stupide un mot de bon sens. »

Elodie fit remarquer au jeune voyageur qu'il n'avait pas achevé son récit. M. de Lancry se hâta de le terminer en racontant comment Johane Perle demanda l'admission des femmes aux Jeux floraux, et comment, la requête prise en considération, la belle Paule, reconnaissante, prononça elle-même, immédiatement, le panégyrique de Clémence Isaure. En finissant, le beau Léopold reprit son thème favori, l'éloge exclusif des femmes.

Il tardait à mademoiselle Major de passer à des propos mieux à sa convenance. Dans le cours de la conversation, l'aimable causeur l'avait nommée plusieurs fois madame, et la rectification de cette erreur lui fournissait une excellente occasion de traiter à fond un de ses sujets favoris.

« Je suis vraiment peiné, dit-elle, d'avoir à relever un mot échappé à monsieur; mais il me croit mariée, il prend cette chère enfant pour ma fille, et je ne puis me dispenser de lui faire savoir que je suis encore demoiselle. Cela tient à des jalousies, à des ruses, à des intrigues inimaginables. Ah! monsieur, poursuit la tante les deux mains étendues, le garde-vue relevé vers le ciel, le monde est quelque chose de hideux! Croiriez-vous que des compagnes d'école, des amies d'enfance n'ont pas reculé... Mais attendez, c'est tout une histoire...

— Ma tante, de grâce, ne la racontez pas à un inconnu, » murmura la jeune fille avec un regard d'anxiété qui ne pouvait échapper à Léopold. Mademoiselle Major feignit de ne rien comprendre aux chuchotements d'Elodie, et se tournant gravement vers l'étranger :

« J'avais vingt sept ans, monsieur, et ils étaient trois, tous du quartier, tous empressés à me saluer jusqu'à terre, lorsqu'ils passaient devant l'étalage du magasin. Aucun ne s'était prononcé encore, et, dans mon incertitude, j'eus recours, pour m'éclairer, — pardonnez à la curiosité d'une enfant — j'eus recours, comme tant d'autres avant moi, au jeûne de sainte Agnès : vous ne connaissez pas cet usage? Eh bien, il existe dans plusieurs localités du Finistère, et voici comment : Le jour de la fête consacrée par l'Eglise à sainte Agnès, la jeune fille qui veut savoir ce que lui réserve l'avenir, ne prend aucune nourriture avant d'avoir vu briller là haut sept étoiles. Alors, elle mange un morceau de pain noir, boit un verre d'eau, se signe de la main gauche et se retire dans son alcôve en marchant à reculons : folies et superstitions condamnables, disent les confesseurs; ils ont peut-être raison; mais les dormeuses n'en voient pas moins dans un rêve : celle-ci un époux, celle-là les murs d'un couvent, cette autre un cercueil. Oui, monsieur, je tentai l'épreuve, et, sous l'influence du sommeil magique, je me crus en observation à la fenêtre du magasin. Tout à coup, à l'autre extrémité de la rue, se montra l'apparition. Quel spectacle! un casque de dragon, au-dessous un habit d'enseigne de vaisseau, plus bas une robe de juge, et plus bas encore, sous les plis de la robe noire, une paire d'énormes sabots! Cela s'avavançait vers moi d'un pas majestueux, et soudainement éclairée, je nommais à la fois trois voisins célibataires, l'un capitaine de cavalerie, l'autre

officier de marine, le troisième magistrat. Les sabots seulement m'étonnaient quand l'idée d'un riche agriculteur à qui j'avais vendu, la semaine avant, trente six aunes de toile de ménage, vint se présenter à mon esprit. Tout s'expliquait et je n'avais plus qu'à savoir qui l'emporterait des quatre rivaux. J'attendais, et tandis que j'étais là comme un pauvre agneau sans méfiance, je vis les fenêtres se garnir des deux côtés de la rue, et à ces fenêtres des mères intrigantes, de ces mères toujours en quête de maris. Elles tenaient à la main des lignes d'une longueur effrayante et munies de divers hameçons... Horrible! horrible! Indignée, je détournai les yeux; mais au premier regard jeté ensuite à la place où j'avais laissé le fantôme, plus rien, le vide, le néant! Impossible d'arriver jusqu'à moi, monsieur, avec de pareilles mégères. L'habit d'uniforme s'était arrêté au n° 10, le casque au n° 15, les sabots presque à ma porte; quant au magistrat...

— Ma tante, ma tante, interrompit la pauvre Elodie rouge de confusion. » M. de Lancry vit son embarras, et, du ton le plus sérieux, il parla très-sagement des événements imprévus jetés à la traverse de notre existence, et qui la détournent de son vrai but. L'entretien se releva ainsi tout naturellement, et la jeune fille ne savait ce qu'elle devait le plus admirer de l'esprit distingué de l'inconnu, de sa passion pour les choses élevées ou de sa délicatesse.

La diligence n'avait d'autres voyageurs que les dames du coupé, M. de Lancry, et deux matelots qui chantaient dans la rotonde. Peu gênée par un chargement si faible la voiture allait bon train et déjà l'on ne comptait plus qu'une dizaine de lieues pour arriver à la petite ville qu'habitait mademoiselle Major, quand le postillon descendit de son siège pour visiter une roue qui, disait-il, menaçait de prendre feu. Les essieux n'avaient pas été graissés convenablement.

« Voyons cela, dit Léopold, et il s'élança hors du coupé avec une légèreté digne d'un acrobate.

— Sainte Anne! pourvu que nous ne versions pas en route! » criait mademoiselle Major en montrant tour à tour, à chacune des deux portières, son garde-vue en taffetas placé de travers sous son grand bonnet. M. de Lancry cherchait à la rassurer. Le conducteur et le postillon secouaient la tête.

Avant de remonter en voiture, le jeune homme échangea quelques mots à voix basse avec ces derniers.

« Cinquante écus, c'est fort bien, disait le conducteur; mais encore vous m'assurez, n'est-ce pas? qu'il n'y a aucune mauvaise intention là-dessous, et que les deux dames...

— Seront en parfaite sûreté chez mon cousin, M. Simon, le vénérable notaire de Saint-Brice. Dans moins d'une heure, m'avez-vous dit, nous serons à quelques centaines de pas [de sa demeure; l'un de vous nous y conduira lui-même... Voyons, que faut-il de plus pour vous décider?

— Il est certain que M. Simon est connu dans tout le pays pour le plus honnête homme du monde; cependant vous avez là une idée bien singulière.

— Oui, j'ai parfois des idées bizarres, et celle-ci, j'en conviens, est originale. C'est donc une affaire réglée... au bas de la première descente, à un petit quart de lieue de Saint-Brice.

— Eh bien! oui, il y a là une mare assez com-

— Pas profonde, au moins ?

— Très-peu, une flaque d'eau verdâtre, rien de plus. »

Léopold reprit tranquillement sa place à côté de mademoiselle Major.

La nuit était venue. Le ciel couvert de nuages sombres n'avait qu'un point éclairé où brillait comme des cierges autour d'un cercueil, quelques rares étoiles. Une mer d'ajoncs, de genêts, de bruyères perdus dans l'obscurité, remplis comme les vagues de gémissements et de bruits sinistres, s'étendait à droite et à gauche du grand chemin dont la couleur blanche se détachait aux flancs des montagnes, sur un fond noir. Là et là des chaumières bordaient la route, et, de ces chaumières s'élançaient à la suite de la diligence des enfants déguenillés, gambulant et multipliant les culbutes pour exciter l'intérêt des voyageurs. A peine entrevus par ces derniers qu'ils assourdisaient de leurs chants criards, les pauvres petits ne ressemblaient pas mal aux Ankelcheriens et aux Korigans, ces malins esprits des légendes bretonnes.

Mademoiselle Major, penchée par-dessus les genoux de sa nièce, distribuait à tâtons, par la portière, des sous aux petits mendiants. Cette action généreuse devait avoir, l'instant d'après, de fâcheuses conséquences.

La voiture était lancée sur une descente très-rapide.

« Je me dédie un peu de notre arrivée en bas, dit M. de Lancry; je veux espérer encore que l'esse tiendra bon jusqu'au bout; pourtant, croyez-moi, mesdames, prenons toutes nos précautions en cas d'accident. Tenez-vous ainsi. »

L'avis arrivait à point; l'accident eut lieu, et malheureusement la portière sur laquelle avait pesé mademoiselle Major et que tant de mains avides entouraient tout à l'heure, la portière se trouva ouverte, ce qui envoya la tante, la nièce et leur chevalier au beau milieu de la mare. M. de Lancry était servi au delà de ses vœux.

Relever la nièce, repêcher la tante, que son poids énorme avait enfoncée assez avant dans la vase, fut pour Léopold l'affaire d'un moment. Les deux femmes poussaient des exclamations lamentables, le jeune homme pestait sans vergogne après le conducteur et le postillon, les marins riaient comme des fous, tandis que des centaines de grenouilles, troublées dans leur premier sommeil, coassaient à qui mieux mieux, remplissant dans cette comédie l'office du chœur chez les Grecs. Le premier étourdissement passé on s'expliqua. La voiture avait besoin d'une réparation qui la retiendrait là deux ou trois heures, en admettant qu'au prochain village on trouvât de suite un charron pour s'en occuper. Ce village on le nomma, c'était justement Saint-Brice, où demeurerait, comme nous l'avons déjà vu, maître Simon, le parent très-éloigné du beau Léopold, et, en même temps, le futur beau-père de Clémence.

— Mesdames, s'écria le plus obligeant, le plus pressé des voyageurs, vous n'avez plus, dites-vous, que sept lieues à parcourir; mais permettez-moi de vous faire remarquer que vous ne pouvez, sans inconvénients fort graves, attendre ici que la diligence se remette en chemin. Vous êtes mouillées, contusionnées peut-être, et, dans tous les cas, incapables de continuer ce soir votre voyage. Sait-on, d'ailleurs, si une réparation faite ainsi, la nuit, au milieu d'une

route, vous offre beaucoup de sécurité? Croyez-moi, nous voici tout près de Saint-Brice où M. Simon, mon cousin, un respectable notaire, sera le plus fier de tous les hommes si vous daignez accepter chez lui l'hospitalité.

— Eh! monsieur, comment nous présenter ainsi? répliqua d'une voix dolente mademoiselle Major; ma nièce encore en a été quitte à bon marché, mais Finaud et moi nous devons être à faire peur. Tenez, monsieur, posez seulement un doigt sur le dos de la pauvre bête, et jugez par comparaison!

— Et c'est justement à cause de ces vêtements trempés d'eau que je vous supplie...

— Non, monsieur, non, aidez-moi seulement, je vous prie, avant de nous quitter à retrouver mon garde-vue et mon ridicule. Je ne connais pas votre parent, et je n'oserais jamais, faite comme je suis..... »

Élodie ne la laissa pas achever.

« Ma bonne tante, dit-elle, j'ai souvent entendu parler de M. Simon par une de mes amies, dont la famille habite ce village. Il est pénible, sans doute, de se montrer à des étrangers après une aventure telle que celle-ci; pourtant, puisque monsieur a la bonté de nous faire une proposition aussi aimable, je crois comme lui qu'il serait plus sage de nous arrêter cette nuit à Saint-Brice, et de ne pas remonter dans cette horrible voiture.

— Arrêtons nous donc, et prions monsieur de nous conduire, répondit d'un ton assez maussade mademoiselle Major. Postillon, continua-t-elle, aussitôt l'arrivée de la diligence, vous ferez transporter tous nos bagages rue des Caquets, n° 35. Seulement, descendez de suite mon sac de nuit, le petit carton à chapeaux, et la caisse plate. Nous aurons grand besoin de tout cela dans un instant. »

Le postillon obéit, et faisant appel à la bonne volonté des deux matelots, il descendit aussi la petite malle de M. de Lancry, pour la transporter chez maître Simon. On se mit en route pour Saint-Brice, le postillon servant de guide, Léopold soutenant, du bras gauche, l'héritière encore tremblante, et du bras droit la vieille tante, qui déplorait la perte probable de son garde-vue, et, toute meurtrie de la chute, se traînait péniblement. Ils arrivèrent ainsi, clopin clopant, à la porte d'une jolie maison ornée d'un assez grand nombre d'affiches et d'un brillant écusson en cuivre.

IV.

Nous avons tous rencontré, ne fut-ce qu'une ou deux fois dans notre vie, de ces âmes simples, de ces cœurs droits, de ces caractères solides et bienveillants, de ces bonnes gens, en un mot, dont l'accueil est si franc et si cordial, que, dès la première entrevue, ils nous semblent de vieux amis. Les situations les plus délicates deviennent faciles avec ces heureuses natures, dont la sérénité et le discret abandon écartent bien loin le doute de soi-même et la contrainte. Le paysan le plus gauche, et la jeune fille la plus timide, trouvent de l'assurance aussitôt qu'il ont franchi le seuil où respirent les qualités natives et les douces vertus, qui font les bonnes gens. Suivant un observateur, on reconnaissait la maison de ceux-ci, les jours de glace, par les cendres qu'il font répandre devant leur porte. Eh bien, le soin qu'ils prennent pour éviter des chutes aux passants, est l'image fidèle de la sûreté de leur

intérieur. Ici, point de périls à redouter pour l'ignorance, l'étourderie, la vanité même : si l'on glisse en dépit de tout, si l'on tombe, la charité a si bien préparé le terrain, qu'on est pleinement assuré de se relever sans meurtrissures.

Nous venons de peindre en quelques traits la famille Simon. Entièrement étrangers pour elle, ses hôtes auraient éprouvé déjà la salutaire influence de son toit hospitalier, mais quand monsieur de Lancry se présentait au titre d'arrière-cousin ; quand la jolie pensionnaire s'annonçait comme l'amie de Clémence, le plaisir augmentait d'autant plus qu'on pouvait entamer de prime abord le chapitre si agréable des souvenirs. Frédéric, surtout, avait mille questions à faire sur l'aimable fille restée au couvent ; Elodie lui en savait gré, et multipliait les détails pour lui complaire.

« Oh ! ces amoureux ! disait la mère du jeune homme, avec un regard qu'elle croyait malin, et qui n'était qu'affectueux et bon.

— Promis l'un à l'autre depuis cinq ans, reprit Frédéric, nous jouons sans plaisir, elle et moi, une partie de barre qui doit durer deux années encore. J'ignore si nos parents ont craint qu'en nous voyant longtemps et fréquemment, avant le mariage, notre affection ne diminuât par la connaissance trop parfaite de nos défauts ; ce qu'il y a de certain, c'est que mes études achevées, je n'ai plus retrouvé ici Clémence, et qu'en outre mon père attend justement l'époque de son retour, pour m'envoyer faire mon stage à Brest. »

Le père se frottait les mains, riait dans sa barbe, et répondait qu'il avait ses raisons pour agir ainsi : « D'ailleurs, ajoutait-il, tu n'as rien à faire à Saint-Brice, en attendant le jour où Rebecca recevra d'Eliezer les pendants d'oreille. J'ai besoin de repos, mon enfant, et je te vois avec épouvante disposé à tout bouleverser autour de moi pour satisfaire au moindre désir d'une jeune fille. Clémence, dans une de ses lettres, d'il y a quatre ans, parlait d'un bosquet de lilas, et vite, pour trouver une place à ce bosquet, je vois tomber deux poiriers superbes. Mademoiselle est un peu musicienne ; sa correspondance nous entretenait, l'an dernier, de quelques romances, et voilà mon garçon qui se tâte, se reconnaît la bosse de l'harmonie, et prend des leçons de violon. Quant aux livres, c'est toujours à recommencer : encore celui-ci, encore celui-là pour la bibliothèque de Clémence ! Il faut suspendre un peu ces préparatifs incessants. Étudiez le Code, monsieur, et pénétrez-vous uniquement des annales du notariat, jusqu'au moment où vous nous reviendrez avec la corbeille de noce. »

Le persiflage anodin de maître Simon était joyeusement accueilli par Frédéric, dont le frais visage, rayonnant de santé et de bonheur, formait un contraste frappant avec les traits amaigris et le teint pâle de son élégant cousin. La franchise et la sérénité brillaient sur le front élevé du fiancé de Clémence, et l'on reconnaissait à la pureté de son regard la beauté morale d'une jeunesse robuste, sauvegardée par les croyances religieuses, et l'attrait préservateur d'un doux rêve d'avenir. Sa mère avait pour lui la tendresse qu'il méritait, et la pauvre femme ne pouvait s'empêcher de soupirer à l'idée d'une séparation prochaine.

« La vie est courte, disait-elle, et pourtant, moi,

dont les années s'accroissent, je voudrais en avoir deux de plus pour voir Frédéric marié et fixé ici pour toujours. Vous étiez, là-bas, la confidente de Clémence, mademoiselle, et vous pensez comme moi, j'en suis sûre, qu'elle a toutes les qualités qu'un homme sage doit rechercher dans sa compagne.

— Y compris l'ordre et l'économie ? ajouta monsieur Simon.

— Mon père, dit Frédéric, vous avez toujours sur le cœur cette robe de mousseline blanche, achetée pour la communion de la fille du charbonnier. Mon Dieu, oui, c'était un peu fou ; avec le prix de cette toilette extravagante, on pouvait vêtir plus convenablement toute une famille pauvre ; mais enfin...

— Quels détails, pensa Elodie, et quelles expressions inconvenantes pour un fiancé ! Un peu fou !... Une toilette extravagante !... Ah ! pauvre Clémence !

M. de Lancry s'aperçut de l'impression désagréable produite sur la romanesque Elodie par le jeune Breton. Il interrompit celui-ci, et lui reprochant doucement ses concessions à l'observation critique dont mademoiselle Gérard était l'objet, il dit que, pour sa part, rien ne le charmait autant que la générosité d'un grand cœur, ne croyant jamais assez beau ce qu'il donne. « Les femmes, continua-t-il en élevant la voix, les femmes ont des perfections que nous n'apprécions jamais à leur valeur. Ah ! petit cousin ! si j'étais aimé comme vous, si une autre Clémence se tournait vers moi pour m'encourager, je ne saurais en parler jamais qu'avec des paroles de ravissement. La femme, croyez-le bien, est la plus parfaite de toutes les merveilles de la création ; ce n'est pas sans raison que notre imagination emprunte ses traits délicats pour se représenter les anges et les vertus. Quelle harmonie sur ses lèvres ! comme elle dispose à la paix, à la joie ! comme elle dissipe les orages de l'âme. Petit cousin, encore une fois, vous ne comprenez pas tout votre bonheur. Celle que j'aimerais, je ne prononcerais son nom qu'à genoux ; et ce nom, je ne voudrais l'écrire qu'avec une plume d'or. »

On raconte qu'une femme d'esprit, à qui, je ne sais quel Céladon débitait sur un ton déclamatoire un aveu qu'il croyait brûlant, se contenta de lui demander fort tranquillement, après l'avoir écouté jusqu'au bout : « Qui est-ce qui disait cela ? » Cette question, si naïve en apparence et d'un effet si glacial, traversait en ce moment la pensée de maître Simon ; mais sa bonté naturelle ne pouvait la laisser arriver jusqu'à sa bouche. Il se contenta de secouer la tête avec une ironie toute bienveillante ; puis, d'un ton à la fois sérieux et cordial :

« Les poètes, dit-il, ont parlé des femmes à peu près comme vous, et pourtant ces messieurs-là, en général, ne font pas les meilleurs maris. En admettant la bonne foi dans les portraits qu'ils nous tracent des Laure et des Béatrix de leurs rêves, il est, d'ailleurs, naturel que les réalités domestiques renversent ces chimériques créations de leur piédestal. Pour avoir trop présumé de l'idole, ils arrivent donc à ne plus reconnaître en elle des qualités vraies et remarquées des moins clairvoyants. Point de milieu entre l'admiration folle et le plus injuste dégoût ! Hier le papillon dans tout son éclat, aujourd'hui la hideuse chenille. Vous parlez d'écrire avec une plume d'or ; tâchons seulement, après le mariage, d'avoir toujours sous la main une plume d'oie dirigée par un cœur aimant. Vous

ajoutiez, je crois, qu'on ne devait prononcer qu'à genoux le nom adoré... Prenez garde ! cette habitude serait fort gênante dans une foule de circonstances, et vous feriez bien d'y réfléchir avant de rien arrêter. La vie est pleine d'incidents vulgaires et inévitables... Un marmot pleure... monsieur ne peut trouver seul sa cravate... il lui faut appeler madame... Allons, vite une génuflexion avant de crier (et Dieu fasse que ce ne soit pas avec humeur) le nom de Sophie ou d'Adèle !...

— Voyez-vous d'ici le tableau ? — Non, non, mon jeune ami, faisons bonne justice de ces exagérations sans durée quand elle sont sincères. Aimons en chrétiens, aimons de cet amour sobre de démonstrations puériles et qui fuit les grands mots pour s'appliquer en toute circonstance à la pratique des petites vertus. Notre compagne, il n'est qu'un moment dans la journée où nous pouvons, où nous devons la nommer à genoux : c'est dans la prière, à ses côtés ; c'est lorsque nous demandons à Dieu, l'un et l'autre, d'éclairer notre sollicitude mutuelle, pour ne jamais rien ôter par notre faute à la paix et au bonheur de notre maison. »

Un ronflement formidable mit fin à tous ces discours. Mademoiselle Major qui, depuis la dispersion de ses prétendants problématiques, ne portait plus qu'un intérêt secondaire à la question du mariage ; mademoiselle Major, disons-nous, luttait courageusement, depuis une demi-heure, contre le sommeil. Deux fois le pied de sa nièce avait essayé de lui venir en aide en appuyant sur ses cors ; mais, soins inutiles, le grand bonnet s'inclinait à droite, penchait à gauche, allait tantôt en avant, tantôt en arrière. Bientôt, enfin, la respiration bruyante de la dormeuse ne put laisser à personne la moindre illusion. Ce fut le signal de la retraite. Avant de se retirer chacun dans sa chambre, il fut décidé que le lendemain après déjeuner, M. de Lancry prendrait la voiture du notaire, et conduirait lui-même les deux voyageuses au n° 35 de la fameuse rue des Caquets.

« Tout va bien ! disait Léopold : en diligence, conversation romantique ; au moment du malheur, soins délicats, touchante protection ; demain nouveau service qui me conduit directement au cœur de la place ! Décidément, il ne faut qu'un peu d'habileté pour arriver au succès, à la fortune. »

Oui, à la fortune, au succès ; l'homme habile avait raison de ne pas ajouter, au bonheur.

V

« Si vous aimez la vie, disait Franklin, ne perdez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. » On va voir qu'une fois au moins, Léopold, ordinairement le plus indolent des hommes, sut mettre à profit ce sage conseil.

Un mois après le voyage que nous venons de raconter, le courrier de Brest apportait à Nantes deux lettres, l'une à l'adresse de monsieur Emile de Nercey, l'autre à celle de mademoiselle Clémence Gérard. Nous allons les reproduire toutes les deux et ce sera la conclusion de notre histoire.

« Victoire, cher ami ! j'épouse un million sept cent mille francs ! — Ce n'est pas tout. Nous avons des espérances et pouvons compter, un de ces jours, sur six cent mille francs de tante, encore en réserve en-

tre l'écureuil et le bocal aux poissons dont tu m'as parlé.

» Que te dirai-je de la petite ? Elle est folle de moi, et je la laisse faire. Si tu savais aussi quel étonnant paladin j'ai représenté uniquement pour son plaisir ! Cela dure encore, mon bon Emile, j'en suis malade d'ennui, et peut-être de dépit contre moi-même. Ce qu'Élodie vient de m'accorder, cet or, que j'ambitionne, que pourra-t-il me donner qui ne soit flétri d'avance par mes dégoûts ? Spectacles, bals, festins, qu'est-ce que cela ? Tout, si j'en étais privé, rien, du moment que je puis en jouir. Je criais victoire, il n'y a qu'un instant. Non, ce mot a trop d'éclat. Disons simplement que j'ai réussi à trouver un placement avantageux pour quelques débris de jeunesse.

» Je n'ai pas besoin d'ajouter, qu'aussiôt mariés nous partons tous deux pour Paris. La tante, depuis son plongeon dans la mare, a juré par sainte Agnès qu'elle ne quitterait pas sa chaumière, car elle se plaît à désigner par ce nom champêtre son antique maison à trois étages.

» Et maintenant à bientôt, mon bon, et merci encore de ton avis officieux. Je te présenterai madame de Lancry en passant à Nantes. »

La seconde épître était de mademoiselle Grivar. La voici dans toute sa naïveté.

« Que tu vas être surprise, amie, en apprenant mon bonheur ! je voulais te l'annoncer dans ma première lettre, je savais pouvoir le faire avant peu, et je remettais de jour en jour à t'écrire en me disant chaque soir : — Ce sera demain ! — Enfin, ce n'est plus demain, c'est aujourd'hui. Oui, ma chérie, je l'ai trouvé ce caractère chevaleresque, ce cœur de feu, cette âme noble et tendre qui, suivant toi, ne se rencontraient que dans les romans. Oh ! si tu connaissais M. de Lancry ! si tu l'avais vu et entendu comme moi dans cette diligence, où le hasard le plus étrange l'avait conduit tout exprès pour la réalisation de mes plus beaux rêves !...

» Ton ancienne confidente ne craint pas de s'exposer à tes railleries, en l'avouant d'abord qu'un mot élogieux, qui la concernait, un mot surpris au départ et destiné seulement à l'oreille d'un ami, avait attiré son attention sur le voyageur. Il était assis de l'autre côté de ma tante, et formait avec elle le plus singulier contraste, par la distinction de ses traits, l'inspiration de son regard, l'élevation et la poésie de ses discours. Ma pauvre tante, tu n'imaginerais jamais ce que j'éprouvais en l'écoutant parler de ses anecdotes de boutique et de ses ridicules superstitions. M. de Lancry la croyait ma mère, et je ne puis me rappeler, sans attendrissement, ni le soin qu'il prenait de rassurer mon amour-propre en souffrance, ni ses attentions multipliées pour des femmes qui, à ses yeux, n'étaient que deux petites marchandes. Ce que j'ambitionnais, ce qui te paraissait une chimère, encore une fois, je l'avais trouvé : j'étais aimée pour moi-même, aimée avec le désintéressement le plus complet, le plus généreux. Je ne te raconterai pas ici notre accident de voiture que tes correspondants de Saint-Brieux n'ont pas manqué de te faire connaître. Quel empressement ! quelle sollicitude, ma bonne Clémence ! et plus tard, chez M. Simon, quel charme de l'entendre plaider ta cause ; car, j'ai regret de le dire, sur une insinuation assez peu aimable du vieux notaire, c'est lui, et non M. Frédéric, qui se fit ton défenseur ! Je te dois la vé-

9

10

4

MOISEL

13.
Leopoldine

15

Leopoldine

aux peisons dont tu m'as

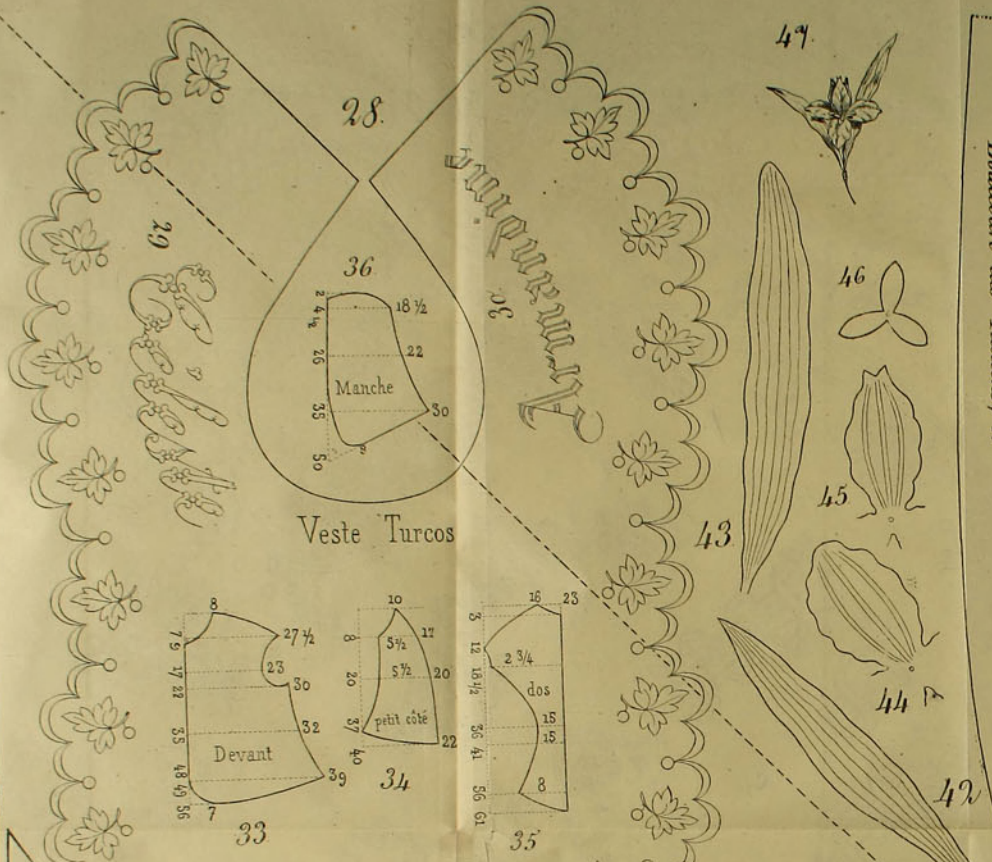
celle? Elle est faite de moi,
mais aussi quel étonnant
apurement par son plaisir?
Enfin, j'en suis malade
qui contre moi-même. Ce
pauvre, et or, que j'ambie-
dancer qui ne soit bête
et Spectable, hah, folles,
si j'en suis privé, rien, du
air, le crâni victorie, il n'y
est à trop d'écrit. D'ou-
a à trouver un placement
d'écrit de jeunesse.

passer, qu'au si, m'écrit
des Paris. La tante, depuis
de, à jure par sainte Agathe
chambrer, car elle se plait
auprès son antique maison

de, non lui, et merci en-
je le présenterai madame
dites. »
de mademoiselle Griver. La

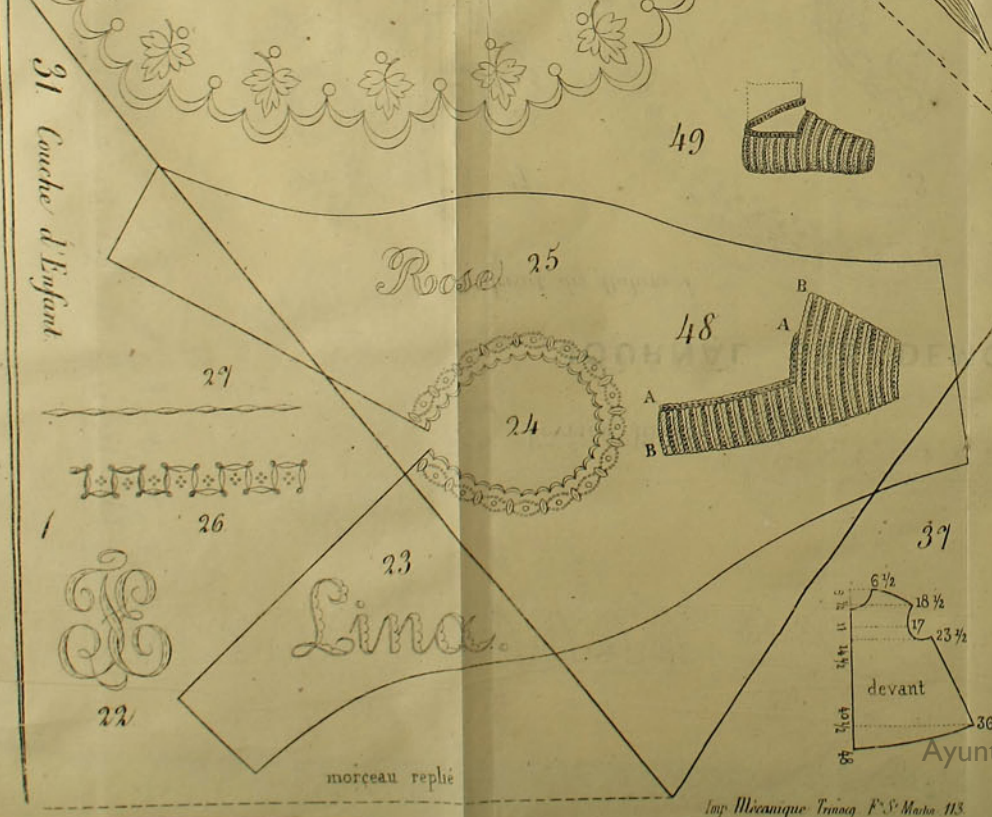
se, en, en apprenant mon
amoureux dans ma première
laine avait peu, et je reme-
m'écrit en me disant c'aque
— Enfin, ce n'est plus de-
Doi, ma chérie, je t'ai trouvé
se, et cœur de feu, cette âme
est toi, ne se rencontrant
à la comédie M. de Lan-
c'est comme moi dans cette
plus étrange l'avis conduit
l'écrit de mes plus beaux

ne se crâni pas de s'expos-
avant d'écrit qu'un mot
est, en moi surpa au départ
écrit d'un ami, avait attiré
écrit. Il faut nous de l'écrit
tant avec elle le plus sing-her
on de son trait, l'écrit
se et la poëse de ses discon-
m'écrit jamais ce que j'é-
écrit de ses anecdotes de bou-
écrit, M. de Lan-
je ne puis me rappeler, sans
écrit qu'il penait de rassurer
souffrance, ni ses attentions
écrit, à se voir, si d'écrit
écrit. Ce que j'ambie, m'écrit
écrit, m'écrit une fois, je
écrit pour m'écrit, même
écrit le plus complet, le plus gé-
écrit par toi m'écrit accident de
épandue de Saint-Denis n'est
écrit, Quel supposément!
bonne d'écrit et plus tard,
écrit de l'écrit plus ta
de le dire, sur une inon-écrit
écrit notaire, c'est lui, et non
écrit d'écrit? Je le dois la vé-



Veste Turcos

Février 1860.
JOURNAL DES DEMOISELLES,
Boulevard des Italiens, 1.
Couture de la Couche



Rose

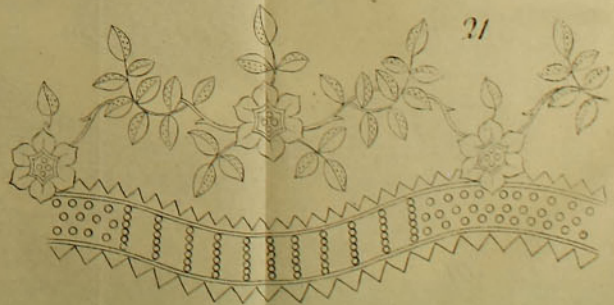
Lina

morceau replié



Les parties teintées en hachures doivent être en papier de plomb.
Aux petits carrés marqués d'une croix, mettre du rouge.

Ayuntamiento de Madrid
Paletot de petit Garçon



Février 1860.

JOURNAL DES DEMOISELLES,

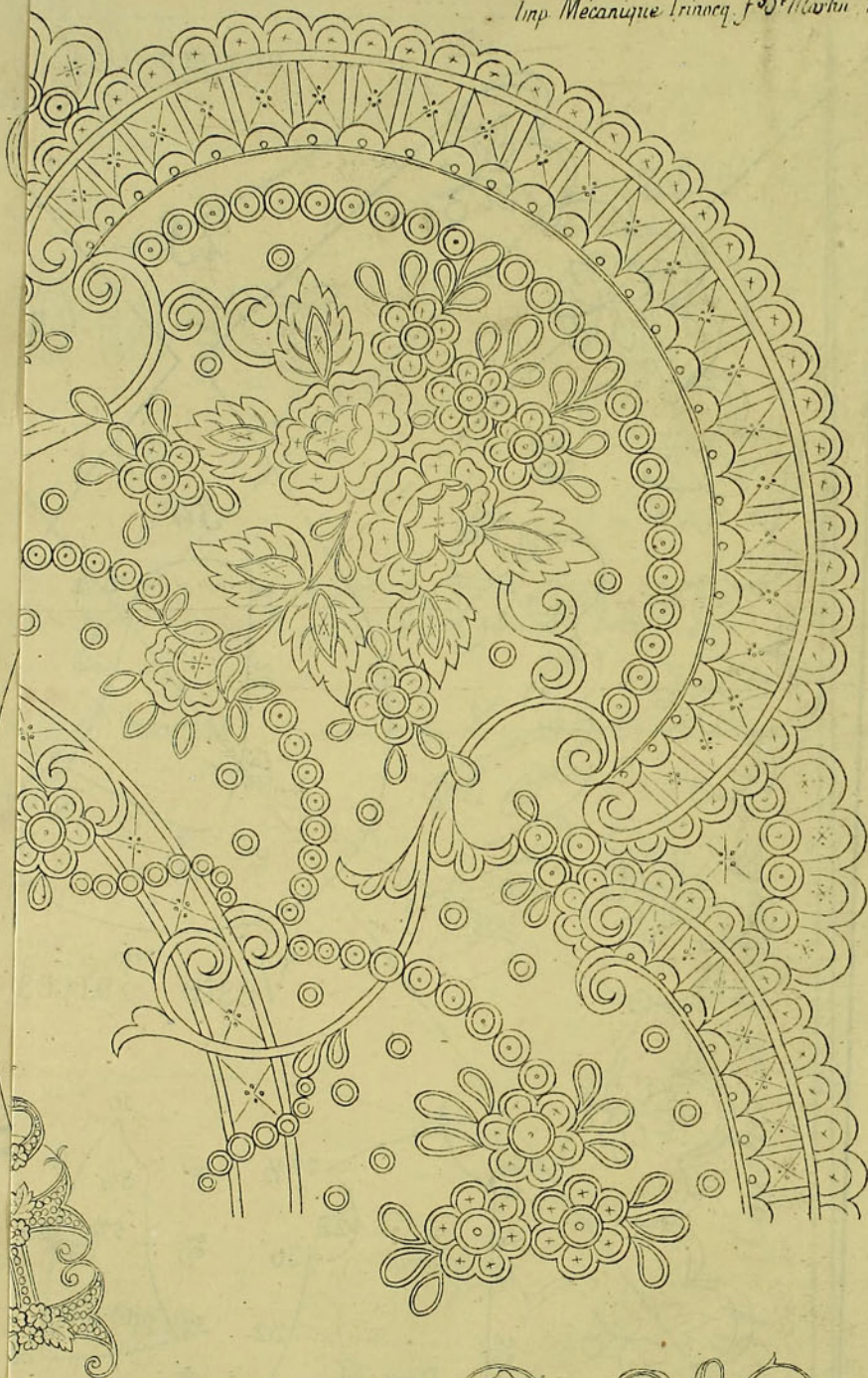
Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid



ajouti
noux
serait
et voi
La vi
Un m
sa cr
une g
soit p
— V
jeune
sans
tiens
puér
en to
Notr
née
genc
nou
notr
ôter
mai
U
cou
de
qu'
ma
me
Det
en
le g
che
enf
lais
gne
sa
dép
taï
au

ve
dé
vi
Da
ri
re



rité, cher ange, et tout en reconnaissant chez ton fiancé des sentiments affectueux avec le désir de te rendre heureuse, je ne puis m'empêcher d'ajouter que sa compagne n'obtiendra jamais de lui ce culte que M. de Lancry promet à la sienne.

» Maintenant, un petit secret avant de finir; nous allions quitter Saint-Brice, et moi, tandis qu'on attelait le cheval à la carrieole du notaire, je m'étais oubliée, un livre à la main, dans le bosquet de lilas. Un nouveau hasard (je suis, en vérité, l'enfant gâté du hasard) conduisit de ce côté le jeune M. Simon et M. de Lancry; il y eut là, à deux pas, une conversation assez courte, et qu'il me fallut entendre. M. de Lancry parlait de moi avec une admiration, un enthousiasme incroyables. Alors, et seulement alors, il apprit, par ton fiancé, que mademoiselle Grivart possédait près de deux millions. Il fut atterré... Je crus un moment qu'il allait s'enfuir, et que je ne le reverrais de ma vie.

» Une délicatesse aussi exagérée pouvait causer notre malheur à tous les deux, et j'ai lieu de soupçonner M. Frédéric de lui avoir fait comprendre. M. Léopold revint nous voir; il osa parler, et ce matin il se croit le plus fortuné des hommes. Dix autres s'étaient déclarés avant lui, mais quelle différence! Ceux-ci ne savaient rien de moi, sinon que j'étais une riche héritière.

» Encore un mois, ma Clémence, et nous irons te demander ensemble au parloir. Au revoir donc, avec lui!»

Clémence relut trois fois cette lettre en s'arrêtant particulièrement au passage qui regardait Frédéric Simon. Si bonne chrétienne que l'on soit, on est femme pourtant, et tout en apportant son aumône et ses prières à l'œuvre de la propagation de la foi, pour la conversion des idolâtres, qui ne s'arrangerait, parmi nos jeunes filles, d'un peu d'idolâtrie de la part d'un prétendu? Heureuse Elodie! Et nous dirions à notre tour: Malheureux Frédéric! si ce dernier n'avait eu devant lui pour se réhabiliter deux années pendant lesquelles de nouvelles épîtres de l'héritière devaient détruire toutes les illusions de son amie. En attendant, M. de Lancry triomphait, et ce n'était pas assez de sa riche conquête, il fallait encore que le séduisant portrait du poétique jeune homme allât troubler dans son paisible couvent la pauvre Clémence. Celle-ci, malgré sa raison naturelle, éprouva, pendant huit jours, un éblouissement très-peu favorable aux bons habitants de Saint-Brice. Son amie, pensait-elle, avait trouvé là quelque chose de si rare et de si joli: Un Amadis au dix-neuvième siècle, le roman dans le mariage.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

LE CHAMP DE TERREUR

CONTE FANTASTIQUE IMITÉ DE L'ALLEMAND

En Silésie, au pied d'une haute montagne appelée le Géant, dans un district d'une remarquable fertilité, un riche héritage était à partager entre une dizaine d'héritiers, tous réunis pour cette importante affaire, sauf un seul, une petite cousine de vingt ans, Sabine, orpheline de père et de mère, que les cousins regardaient un peu du haut de leur opulence et de leur position sociale.

Le défunt avait recommandé Sabine à la générosité de ses collatéraux! Il eût mieux fait de la pourvoir de son vivant!

Quoi qu'il en fût, le partage allait son train et aurait été promptement amené à de raisonnables fins, s'il ne s'était trouvé dans ces biens en litige un champ que personne ne consentait à voir entrer dans son lot.

Ce champ avait reçu le nom de Champ de Terreur!

C'était une prairie où les herbes folles, les fleurs sauvages et les arbustes aux fruits amers croissaient, et attestaient à la fois de la fécondité du sol et de l'absence de toute culture.

Des bruits étranges circulaient à propos de ce champ. On disait que chaque fois que des essais de labour

y avaient été tentés, les bœufs avaient été pris d'indiscibles terreurs et s'étaient entre-tués, après avoir mis la charrue en pièces et blessé le laboureur. On ajoutait même que des gnomes moqueurs avaient été vus excitant la rage et l'effroi de ces animaux ordinairement si paisibles, et regardant le laboureur par-dessus l'épaule avec une impertinence tout-à-fait insupportable!

On comprend que, pour personne, ce champ ne faisait un objet d'envie.

Chacun des héritiers trouvait qu'il pouvait convenir à son voisin, mais n'en voulait pas entendre parler pour lui-même. Cela en vint, de part et d'autre, à un degré d'irritation telle que les conférences allaient probablement mal finir, lorsqu'un avis fut ouvert:

Le défunt avait imposé l'obligation de pourvoir Sabine. Eh bien! que ne donnait-on à cette petite le Champ de Terreur? De la sorte elle serait pourvue et l'on ne se serait point positivement dépouillé pour elle!

« Bien imaginé! excellent! Justement l'affaire! s'écria toute la parenté. Sabine est sage et avenante; avec ce joli morceau de terre pour dot elle ne man-

ta comparaison me réjouit fort !... Donc, cher maître, votre main pour conclure !»

Avant d'avancer sa main, Conrad exigea de Waldmann la promesse qu'il ne révélerait point à Sabine le secret de sa nature, et, pendant la durée de son service, que jamais il n'effrayerait les enfants par quelque un de ses mauvais tours.

Cette promesse formulée, le marché fut conclu, et Conrad et son serviteur rentrèrent au village.

Sabine ne parut pas peu surprise à cette augmentation de personnel. De plus, les dehors de ce nouveau venu furent loin de la prévenir en sa faveur. Quant aux enfants, pour rien au monde, on ne les aurait fait sortir de la maison lorsque Waldmann travaillait au potager ou dans la cour ! du moins, il en fut ainsi pendant quelque temps. Mais la conduite de Waldmann se montra si exemplaire qu'il fallut bien que chacun revint sur son compte. Si quelque réminiscence le portait à effrayer les poules ou à tirer la queue des chiens, on sentait que ce n'était que malice pure. D'ailleurs, un seul regard de son maître ne manquait point de le faire immédiatement rentrer dans son rôle.

Confiant dans la parole du *seigneur* de la montagne, Conrad avait risqué l'achat d'une nouvelle charrette et de nouveaux bœufs.

La première fois qu'il s'en alla essayer, de rechef, à labourer son champ, l'inquiétude de Sabine fut extrême, et plus l'instant du retour approchait, plus l'angoisse de la jeune femme devenait cruelle !

Aussi, quel ravissement dans son cœur lorsqu'après le coucher du soleil, Sabine aperçut au loin son cher et intrépide Conrad ramenant à la ferme ses beaux bœufs et sa charrette intacte !

Conrad chantait un de ces lents refrains que les paysans aiment, et le contentement de son âme rayonnait sur son mâle visage.

Arrivé, il embrassa avec effusion sa femme et ses enfants, et même serra cordialement la main de son noir serviteur.

Le Champ de Terreur complètement labouré et semencé, ne tarda point à se voir, pour la première fois depuis longtemps, couvert en entier d'un splendide manteau de verdure qui promettait une abondante récolte.

« Cela est bel et bon, se disait parfois Conrad, immobile et rêveur, devant la nappe verte que faisaient onduler les caresses des zéphirs, mais les six mois de servitude de Waldmann auront pris fin avant que soit venue l'époque de la moisson, et alors, Dieu sait comment les choses se passeront ! qui peut répondre que le lutin, rendu à ses inspirations mauvaises, ne se laissera pas aller à mille tours pour m'empêcher de rentrer dans ma grange le fruit de mon labeur ? A moins que, selon ses propres affirmations, je ne doive le croire moins méchant qu'il ne l'a paru jusqu'à présent, et qu'en faveur de nos rapports momentanés de bonne amitié, il ne me laisse moissonner en paix ! »

Cependant, une après midi que Conrad était occupé au dehors, Sabine fut avertie qu'une pauvre vieille veuve avait été prise d'une fièvre violente et réclamait sa présence. Jusqu'alors, Sabine n'avait jamais quitté les enfants, sinon pour les confier à Conrad, et Conrad n'était pas là !... à quoi se résoudre ? La veuve se mourait peut-être faute de soins ! D'autre

part, si, pendant son absence, il arrivait malheur aux enfants, quelle douleur !...

Waldmann devina les perplexités de Sabine.

« Allez, allez sans crainte, fût-il, je veillerai sur les petits ! Depuis longtemps ils n'ont plus peur de moi ! D'ailleurs, ils aiment mes contes et je leur en ferai. Allez, allez chez la veuve ! »

En réalité, les enfants recherchaient plutôt qu'ils ne redoutaient la société de leur étrange commensal. Donc, après une hésitation bien naturelle, Sabine consentit à les confier à Waldmann, et s'en alla l'esprit en paix accomplir sa charitable mission.

Une heure plus tard, Conrad regagnant sa demeure entend tout à coup des cris sinistres.

Il s'élance vers la porte, l'ouvre avec violence, et qu'aperçoit-il ?... Waldmann le front ceint d'une couronne de flammes, cabriolant jusqu'au plafond, et faisant les plus hideuses grimaces, tandis que les petits, blottis l'un sur l'autre dans le coin le plus reculé de la chambre, se mouraient littéralement de peur.

« Qu'est-ce que ceci ? » s'écria Conrad avec une grande autorité et s'avancant vers Waldmann.

Aussitôt la couronne de flammes s'éteignit et Waldmann reprit les humbles allures qui lui étaient habituelles, en même temps que les enfants, rassurés par la voix de leur père, se redressaient et, d'un ton lamentable, se venaient plaindre à lui que Waldmann les eût d'abord effrayés par d'épouvantables histoires, puis qu'il eût pris, tour à tour, une tête de chien et une tête de mouton, et enfin qu'il se fût mis sur le front une couronne de feu !

« Hors d'ici ! fit Conrad, poussant Waldmann dans la cour de la ferme ! Hors d'ici ! Et vous, petits, essuyez vos yeux, voici le père revenu, vous ne devez plus avoir peur. »

Waldmann s'était laissé faire sans dire mot, mais lorsque Conrad, ayant fermé sur ses enfants la porte de sa maison, revint vers lui, il eut l'audace de partir d'un grand éclat de rire !

« Maître, dit-il, j'ai idée que toi et moi, nous pouvons nous réconcilier. J'ai joué un mauvais tour, je me suis rendu coupable, je le reconnais, mais je ne le serai plus de cette façon, je te le jure ! »

— De cette façon ! reprit Conrad. T'imagines-tu qu'il soit une façon de terrifier mes enfants que je puisse approuver ?... Tu as manqué à nos conventions, notre pacte est rompu !

— Mes six mois ne sont point écoulés, fit Waldmann ; je rentrerai dans ta maison !

— Pas un pas vers cette porte ! pas un, dit Conrad. Je te paierai tes gages entiers, mais tu ne remettras point les pieds céans !

— Mes gages en entier ! comme si tous les trésors cachés au sein de la montagne ne m'appartenaient point !

— C'est pour ma propre satisfaction que je te veux payer, reprit Conrad. Autant que possible je désire ne rien devoir ni à homme ni à démon ! »

Parlant ainsi, Conrad fourra l'argent dans la poche de Waldmann.

« Que va-t-il advenir du Champ de Terreur ? demanda Waldmann, à demi-fâché, à demi-moqueur.

— Ce qu'il plaira à Dieu, répartit Conrad ! six champs de terreur ne sont rien auprès d'un seul cheveu de mes enfants ! Va-t-en donc ! va-t-en ! à moins

qu'il te plaise recevoir une correction dont tu te souviendras !

— Doucement ! s'écria Waldmann. Quand un esprit de ma classe prend une forme humaine, il ne choisit point une enveloppe grêle et sans force. Dans la bataille, tu pourrais ne pas être le vainqueur, et Dieu n'aurait plus qu'à prendre pitié de toi !

— C'est ce que, dans sa bonté, il a toujours fait jusqu'ici, répliqua Conrad ! Mais, retourne à la montagne, démon ! hâte-toi ! c'est la dernière fois que je t'avertis ! »

Le ton de mépris et de commandement de Conrad, blessèrent au vif un adversaire passablement susceptible, ainsi qu'on l'a pu voir déjà. Se laissant aller à son indignation, Waldmann se rua sur Conrad et une terrible lutte s'ensuivit !

Bien terrible lutte, en effet !

Parfois, on aurait cru que c'en était fait de Conrad ; mais il se relevait soudain, de plus en plus intrépide et tenace, pour retomber, l'instant d'après, sous l'étreinte puissante de Waldmann.

Cependant un coup particulier que connaissait Conrad lui donna la victoire. Waldmann fut renversé, et Conrad, le genou fortement appuyé sur sa large poitrine, lui disait : « Maudit, voilà pour t'apprendre à te mesurer avec ton maître ! »

Un nouveau et bruyant éclat de rire stupéfia Conrad, mais ne le calma point ; ses coups en devinrent plus rapides et plus violents, jusqu'à ce que Waldmann lui cria merci.

« Assez ! assez ! faisait Waldmann. Ce n'est point de toi que je ris, mais de moi-même ! maintenant je te demande humblement pardon !

— Ceci est une autre affaire, dit le généreux Conrad, rendant la liberté au vaincu.

— Ma foi, reprit Waldmann lorsqu'il se retrouva sur ses jambes, j'ai suffisamment de ce genre de vie ! Je ne souhaite à aucun esprit de mon rang de pousser son éducation aussi loin que je l'ai fait ! Du reste, mon camarade, tu dois reconnaître que je me suis conduit courtoisement ; tu n'ignores point que j'aurais pu appeler à mon aide des centaines d'esprits de la montagne ; si toutefois mes rires eussent permis à ma voix d'arriver jusqu'à eux ! »

Conrad écoutait et regardait son interlocuteur d'un air pensif.

« Je crois, dit-il enfin, que tout ceci me coûtera cher ! n'importe ! je ne le saurais regretter ! j'ai agi en bon père et si c'était à recommencer, je le ferais encore !

— Bon ! bon ! ne te trouble point la cervelle, reprit l'autre. Dorénavant, aucun spectre ne visitera le Champ de Terreur. Toi, tes enfants, et les enfants de tes enfants, vous y pourrez désormais semer et moissonner à votre gré ! c'est le moins qui doive être accordé à ta persévérance !... Maintenant, adieu ! »

Les promesses du seigneur de la montagne furent remplies et au delà. Nulle part ne se vit de plus beau froment que celui qui poussait sur le Champ de Terreur. De plus, lorsque les enfants, s'y promenant avec leur père et leur mère, venaient à y parler de Waldmann et des jolies histoires (non les dernières !) qu'il leur avait contées jadis, immédiatement leurs poches se trouvaient remplies de bonbons délicieux, parmi lesquels ne manquait point de se glisser une pièce d'or d'un grand prix à l'effigie du prince régnant !

ADAM BOISGONTIER.

REGNAULT FITZ-OTHON

Sur la lisière de la forêt de Mélinais, entre La Flèche et le Lud, dans une position très-pittoresque, l'on aperçoit une ferme et une maison bourgeoise, seuls restes d'une abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, ruinée à l'époque de la révolution, et dont on m'a ainsi raconté l'origine.

Thomas Becket, l'illustre archevêque de Cantorbéry, défendait avec un inflexible courage, contre son souverain Henri II, roi d'Angleterre et comte du Maine, une cause qu'il regardait comme celle de l'Eglise ; et l'orgueilleux monarque, irrité de cette résistance énergique à laquelle il ne s'attendait pas de la part d'un ancien favori qui lui devait son élévation, s'écria un jour dans un accès de colère :

« Personne n'aura-t-il donc le courage de me défaire de ce prêtre. »

Aussitôt quatre de ces courtisans, toujours prêts à servir les passions du prince dont ils espèrent hon-

neurs et richesses, partent de Normandie où le roi se trouvait alors, arrivent en Angleterre, entrent tout armés dans l'église, et d'une voix retentissante :

« Où est le traître ? s'écrient-ils. »

Thomas Becket qui priait auprès de l'autel, garde le silence.

« Où est l'archevêque ? reprit l'un d'eux.

— C'est moi, répondit Becket avec dignité. Que venez vous faire ici ?

— Te donner la mort ! s'écria l'un des assassins.

— Elle ne me fait pas peur, reprit l'archevêque ; il y a longtemps que je la vois venir et je suis prêt à la recevoir avec joie pour soutenir la liberté de l'Eglise. Mais au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de faire aucun mal à mon clergé ou à mon peuple. »

Il se mit à genoux et dit encore :

« Je recommande mon âme et la cause de l'Eglise à Jésus, mon Sauveur, à la sainte Vierge, à tous les

apôtres et aux martyrs saint Denis et saint Ephége. »

Comme il prononçait ces mots il reçut un coup de plat d'épée entre les deux épaules, et celui qui le frappa lui dit à voix basse :

« Fuis, ou tu es mort. »

L'archevêque ne bougea point, et Guillaume de Tracy, levant aussi son épée, l'en frappa si rudement à la tête qu'il en fut tout étourdi; mais loin de chercher à s'enfuir, il offrit de nouveau au Seigneur sa vie en sacrifice. Un autre coup le renversa le visage contre terre, et Richard le Breton lui en porta un troisième, qui lui brisa le crâne. Alors Hugues de Mornille enfonçant son épée dans la cervelle, la tira de sa boîte osseuse et la répandit sur les dalles, et tous les quatre, abandonnant leur victime, coururent piller son palais et se vanter auprès du roi de cet affreux attentat.

A peine Henri II en eut-il reçu la nouvelle que la crainte et les remords s'emparèrent de son âme. L'image sanglante du prélat, dont ses imprudentes paroles avaient prononcé l'arrêt de mort, le poursuivait nuit et jour, et ne lui laissait aucun repos. Il écrivit au Pape pour se disculper, demanda pardon à Dieu et aux hommes, et ne retrouva point la paix de la conscience. Le Maine, son pays natal, lui avait toujours été cher, il vint chercher au château du Gué-de-Maulay, où sa mère Mathilde l'avait mis au monde, et où s'était écoulée son enfance, un peu de calme et de repos. La chasse y devint sa plus grande distraction. Un jour qu'il se livrait à cet exercice dans la forêt de Mélinais, beaucoup plus étendue à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui, il se trouva par hasard séparé de sa suite, et s'enfonça dans un endroit fort sauvage, où lui apparut, à l'entrée d'une grotte naturelle, un homme maigre et pâle, vêtu d'une robe de bure, retenue autour de ses reins par une ceinture de corde; une barbe épaisse cachait en partie son visage, et néanmoins il semblait à Henri qu'il avait déjà vu cette

figure jeune encore, mais flétrie par les austérités, quoique ses efforts fussent vains pour se rappeler dans quelle circonstance il avait connu l'anachorète. Celui-ci paraissait fort troublé par la présence du souverain; soit crainte, soit respect, il n'osait lui adresser la parole, et bientôt de grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

« Regnault Fitz-Othon ! s'écria le roi, qui venait enfin de reconnaître l'un des meurtriers de l'archevêque.

— Moi-même, sire, répondit l'ermitte, et puisse le ciel me pardonner le crime qui m'a fait abandonner votre cour !

— Hélas ! dit humblement le prince en mettant pied à terre, vous ne fûtes pas le seul coupable ! en priant Dieu pour vous, priez-le aussi pour moi ! »

Il se fit alors raconter toutes les circonstances d'une conversion à laquelle il était loin de s'attendre. Couvert du sang de Thomas Becket et enrichi de ses dépouilles, Regnault Fitz-Othon n'avait pu supporter longtemps les cris d'une conscience bourrelée de remords, il était parti sans rien dire de ses projets et s'était réfugié dans l'abbaye de Fontevault pour y confesser ses fautes et pour faire l'apprentissage de la vie monastique; puis ne se trouvant pas digne de prendre place parmi les religieux de cette maison, il était venu se cacher dans la forêt de Mélinais, pour y faire pénitence le reste de ses jours.

Le roi, fort touché du repentir de ce gentilhomme, le quitta tout ému en se recommandant de nouveau à ses prières, et, peu de temps après, il fit élever près de l'endroit où avait eu lieu cette rencontre, une abbaye de religieux genovéfains, avec mission de prier Dieu pour le salut de son âme.

Quant à Regnault Fitz-Othon, il vécut encore plusieurs années dans un petit ermitage que le roi lui fit bâtir, et mourut saintement le 2 août 1180.

Comtesse E. D. DE LA ROCHEËRE.

LE BAPTÊME DE LA POUPÉE

Autour d'un frais-berceau ruisselant de dentelles,
Vingt têtes de lutins s'agitaient bruyamment
Et bavardaient, Dieu sait ! — C'étaient des demoiselles
Qu'un baptême assemblait en ce grave moment.
L'aînée avait douze ans; elle était la marraine.
Le nouveau-né, perdu dans un flot de satin,
Possédait l'œil brillant et la mine sereine
D'un gros bébé tout neuf acheté le matin.
On avait préparé des gâteaux, des dragées,
Et les chaises étaient près des tables rangées.
Vous savez qu'aujourd'hui l'on ne baptise pas

Une honnête poupée en simple aventurière;
Il faut d'un certain luxe embellir le repas;
La dinette avait donc une allure princière.
Lorsque chaque invitée eut grignoté sa part,
La marraine, prenant le bébé dans sa couche,
Commença ce discours en s'essuyant la bouche :
« Chères belles, donner un nom à ce poupard
» Cela ne suffit pas; nous sommes réunies.
» Pour agir envers lui comme les bons génies.
» Que chacune de nous lui donne une vertu !
» (Vous savez qu'il en faut, pour briller dans le monde).
» A l'œuvre donc! silence! et que l'on me réponde.
» Toi d'abord, Marguerite. Eh bien! que donnes-tu?
» — Moi, je veux qu'il soit beau. — Toi, Jenny? — Qu'il soit riche.
» — Toi, Berthe? — Qu'il soit brave et vainqueur de l'Autriche!
» — Et toi, petite Emma? — Qu'il soit sage. — Bien dit!
» Toi, Rose? — Moi, je veux qu'il ait bon appétit.
» — Et toi? — Moi, je lui donne une âme charitable.
» — Moi, l'art de bien danser. — Moi, celui d'être aimable.
» — Moi, de l'esprit. — Et moi, du talent. — Moi, du goût
» — Moi, la force. — Et l'adresse. — Et la grâce. — Est-ce tout?
Dit alors la maman de l'une des rieuses;
» Vous faites, mes enfants, les choses comme il faut,
» Et votre cher filleul n'aura pas un défaut.
» Mais dans ces qualités, plus ou moins précieuses,
» Vous avez oublié la meilleure, entre nous,
» Celle qui du mérite éloigne les jaloux;
» Celle qui fait honneur aux petites poupées,
» Bien plus que la beauté, la grâce ou le talent;
» Qui fait qu'on ne les voit nulle part occupées
» A vanter à tout coup leur personne en parlant;
» Celle enfin qui leur donne accueil et sympathie;
» Cette qualité-là s'appelle : modestie! »

ALEXANDRE DEFLANCK.

REVUE MUSICALE

Conditions auxquelles on peut choisir de la musique dans nos Catalogues.

Le prix de l'abonnement au *Journal des Demoiselles* est de 10 francs pour Paris, et de 12 francs pour la province.

En ajoutant 6 francs à cette somme (1), on a l'avantage de recevoir une grande quantité d'excellente musique, composée par les meilleurs auteurs.

A l'intérieur de la couverture de notre journal, se trouve chaque mois un catalogue, désignant les morceaux contenus dans nos collections.

(1) Ajouter un franc pour recevoir la musique *franco* dans les départements.

Les souscripteurs sont invités à additionner ensemble les prix de chaque morceau qu'ils désirent recevoir, jusqu'à concurrence du chiffre de 50 FRANCS, chacun de ces morceaux ayant son *prix marqué* sur nos catalogues.

Ce total de 50 francs, *prix marqué*, équivaut à celui de 18 FRANCS, *prix réduit*, que payeraient les acheteurs les plus privilégiés par la même quantité de musique.

On reçoit donc ainsi pour 18 FRANCS de musique, et en plus, ce qui veut dire POUR RIEN, le *Journal des Demoiselles*, avec texte, gravures, dessins, etc.

Théâtre Italien : *Margherita la mendicante*, opéra en trois actes, paroles de M. Piave, musique de M. Gaetano Braga.

Vous autres, heureuses jeunes filles, qui vivez de sourires, de rêves aimables et de joyeuses causeries ; vous, que les ambitions ardentes, les luttes du monde, les responsabilités pécuniaires effleurent sans les toucher ; gais oiseaux du printemps de la vie, vous ne vous doutez guère des insomnies terribles, des agitations fiévreuses, des effroyables peurs d'un auteur qui jette au public d'un théâtre sa première pensée et sa première espérance. Que de nuits laborieuses il a fallu passer pour concevoir une œuvre, quand les trésors d'une expérience acquise ne viennent point à son aide. Que de combinaisons acceptées d'abord, repoussées ensuite, puis reprises, corrigées, fondues, sans se douter du succès ou de la chute qui les attend. Je veux vous initier à quelques-unes de ces émotions palpitantes, afin de vous guérir de la soif de la gloire, si un jour vos lèvres avides voulaient se brûler à cette coupe redoutable.

L'imagination, la folle du logis, qui toujours exagère le bien comme le mal, se crée, dans le secret de la méditation, un magnifique poème de joie, de fortune et d'orgueil satisfait. Vite à l'œuvre, prenons l'archet, la plume ou le pinceau ; aiguillons nos armes, montons à la brèche, et affrontons l'ennemi en face. Jusque là, tout va bien ; mais du haut des remparts où le public a posé son artillerie, seront-ce des banderoles éclatantes qui témoigneront de nos victoires, ou bien des canons meurtriers qui décideront de nos défaites ? Or, cet allié, ou cet ennemi, c'est un auditoire de deux mille personnes, attendant, dans une salle de théâtre, le premier début d'un auteur. Que de pauvres compositeurs, après des années de labeur, d'appréhensions et de patience, ont vu leur manteau labouré par les balles, quand ils n'ont pas perdu un membre à la bataille. Combien d'entre eux sont morts, les uns de rage, les autres de découragement, à la suite de ces tentatives suprêmes où leur orgueil s'est écroulé.

Ah ! la vie simple, la vie douce, la vie facile, voilà le seul chemin de la raison et du bonheur. La famille, voilà le cénacle où tout est respectable et sacré. Les affections solides, les dévouements secrets, le devoir accompli sans bruit et sans réclame, voilà le suprême bien, le bien que Dieu aime, le bien qui rend le plus heureux. Je vous recommande de suivre cette voie, chères lectrices, sans envier jamais les triomphes de la renommée. Ceux-là, hélas ! ressemblent aux volcans, dont les fleurs couvrent la surface, — au-dessus, tout est embaumé et brillant, au-dessous, tout est chaos, combat, feu qui dévore !

Il y a de grands succès cependant, qui sortent triomphants de ces luttes suprêmes ! mais, que de têtes ont blanchi sous les fiévreuses préoccupations de la gloire espérée ; que de cœurs se sont dépouillés de leurs fraîches illusions, que de fleurs de jeunesse sont restées aux buissons épineux de l'ambition artistique !

Le lendemain du premier jour de l'an, un compositeur, inconnu à Paris, a passé par toutes les phases que nous venons de signaler. Sa destinée allait s'accomplir. Le public allait prononcer sa prospérité ou sa ruine. Qu'apportait-il à cet aréopage sévère, le laborieux ouvrier du bémol et de la double croche ? Un gros mélodrame de M. Michel Masson, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Gaîté, en 1852, et traduit par M. Piave. Un mélodrame avec traits, enfant changé, convulsions de désespoir, le tout accompagné du hoquet dramatique, auquel le boulevard du crime doit ses plus brillants succès.

Ce n'était pas un riche bagage qu'un pareil libretto, et le compositeur qui n'avait rien de mieux à nous mettre sous la dent, avait de terribles appréhensions ; d'autant qu'il s'agissait de contenter le public le plus difficile de Paris : le public du Théâtre-Italien, c'est-à-dire, le public-roi. M. Gaetano Braga, auquel l'Allemagne et l'Italie doivent déjà quelques productions, a su tirer un si heureux parti de cet ouvrage, représenté au Théâtre-Italien sous le titre de *Margherita la mendicante*, que le succès a été sinon complet, du moins fort honorable. Malheureusement, le sujet ne contient pas les éléments nécessaires au développement d'une œuvre de premier ordre. Le sanglot y tient la place importante, la gaîté n'y paraît, pour ainsi dire, nulle part. Or, la musique vit de contrastes. Les oppositions donnent au compositeur le moyen de multiplier son talent, de le faire admirer sous plusieurs nuances. La vivacité, la langueur, les sourires et les larmes ; les colères, les amours, les haines, voici les grains qui promettent une belle et riche moisson mélodique. L'oreille est fatiguée de l'uniformité monotone, lors même qu'elle traduit des sentiments tendres et vrais. Dans un tableau, il faut de l'ombre et de la lumière ; dans un roman, il faut du drame et de la gaîté ; dans une œuvre musicale, il faut un peu de tout cela. Suivre sans cesse le même chemin, fût-il jonché de fleurs, c'est pour celui qui voyage la chose la plus irritante et la plus insupportable. Donnez-nous des brouillards, des clairs de lune, des giboulées, des rayons de soleil ; faites-nous traverser des abîmes, monter des pics, descendre la pente des vallées, nous asseoir au seuil d'un toit rustique, et fussions-nous pauvres, boiteux et myope nous trouverons encore du charme dans notre pérégrination. M. Braga est un violoncelliste des plus

distingués. Les quelques compositions qu'on connaît de lui, sont empreintes d'une grande distinction et d'une extrême sensibilité. Avec un *libretto* à la hauteur de son talent, il eût fait une œuvre admirable. Mais quelque bon équilibriste que l'on soit, le moyen de faire de l'effort avec une vieille corde qui se rompt!

Revenons aux détails de l'œuvre. Une courte introduction qui précède le lever du rideau, prépare l'oreille au *chœur des armuriers*, morceau sonore et original. Les hommes psalmodient la mélodie, les femmes la reprennent avec verve; puis, la voix multiple s'élève, mais sans cri et sans éclat. Au second tableau, dans le palais du comte Rhendorf, on remarque un duo d'un rythme pur, mais auquel il manque ce feu sacré qui est le nerf de la musique. Le second acte est le meilleur, parce que les péripéties du drame y sont plus vigoureusement accentuées. Un chœur joyeux retentit sous les arbres verts de la place de Leipzig. Cette scène est écrite de main de maître et fait un contraste frappant avec le chant d'une pauvre femme qui murmure sa monotone complainte au milieu d'une fête populaire. Mais place à Robin le saltimbanque, place au roi du carrefour, qui, s'adressant énergiquement à la foule curieuse, s'écrie : *Robin io sono il re de saltimbanchi*, de la façon la plus vive, la plus spirituelle et la plus grotesque à la fois. Zucchini, le bouffe intelligent par excellence, changeant de physionomie toutes les fois qu'il change de ton, a su tirer un très-heureux parti de cette situation. Plus loin, lorsque la mendiante arrache sa fille aux mains des Zingari, elle chante avec tout l'élan de l'amour maternel :

Per figli è impenetrabile,
Scudo il materno cor....

Cet air exhale mille douleurs et mille tendresses que madame Borghi-Mamo, quoique malade le jour de la première représentation, a traduites avec une âme profondément émue. Un morceau superbe, dans lequel on remarque une véritable inspiration, c'est celui que chante la foule qui repousse Robin. D'abord les voix murmurent, puis vibrent, puis se confondent dans un crescendo savant et expressif que le public a vivement applaudi. Cette page seule suffirait pour sauver l'œuvre du naufrage, si la mer était houleuse et le ciel chargé de tempête. Heureusement le temps est parfaitement serein et la foudre n'est pas à craindre.

Au troisième acte, on retombe dans les pauvretés somnolentes du scénario. Le dialogue y est plat, terne et insipide. De là, nécessairement, les faiblesses relatives de la composition. Nous devons néanmoins mentionner la scène où Marie et Marguerite arrivent épuisées de fatigue sur le chemin. Pauvre mère!... pauvre enfant! Elles implorent la charité. L'orchestre gémit un air mélancolique et doux. Les cœurs se sentent remués dans leurs fibres les plus secrètes, les larmes viennent aux yeux, et pourtant les deux mendiants n'ont encore rien dit. Mais l'orchestre a parlé, lui, et il a parlé d'une façon palpitante et navrante. Le quatuor qui termine l'œuvre est remarquable de vigueur. *Con Dio, l'ho perdonato, Dio benedi l'angoscia del tuo materno cor!* La tendresse, la générosité, le repentir, le pardon, tout est exprimé dans cette quadruple voix partie du cœur, et accueillie avec les larmes. — Tel est l'ensemble rapide de la partition de M. Braga, qui a été rappelé deux fois, et qui, deux fois, est venu remercier le public de l'excellent accueil fait à sa pièce.

MARIE LASSAYEUR.

Economie Domestique

PLUM-CAKE.

C'est un pudding qui se mange avec le thé et qui peut se conserver très bon pendant quinze jours. On bat et on mélange dans une terrine 200 grammes de beurre frais et 200 grammes de sucre en poudre; on y ajoute 65 grammes de raisins sans pépins, 200 gr. de raisins de Corinthe, six œufs l'un après l'autre, puis, peu à peu, 250 grammes de belle farine et un peu de beurre.

Quand cette préparation est liée et ferme, on la verse dans un moule beurré, rempli aux trois quarts, et on la fait cuire au four pendant une heure et demie.

DU CROIX DE LA VOLAILLE.

On reconnaît qu'un dindon est jeune lorsqu'il a les

pattes noires et lisses et les éperons courts; il est frais tué si ses pattes sont moites et souples. La dinde se juge par les mêmes signes; leur absence indique avec certitude que les oiseaux sont vieux, et tués depuis un certain temps.

Un bon chapon a le ventre gros, les reins larges et la poitrine gonflée. Des pattes lisses et des éperons courts sont l'apanage des jeunes chapons. Les jeunes poules ont de plus la crête lisse. Une crête et des pattes ridées dénotent infailliblement une vieille poule.

Dans une jeune oie, les pattes et le bec sont jaunes et sans poils. Elle est fraîche tuée si les pattes sont pliantes et souples. La raideur des pattes indique que l'oiseau est depuis quelque temps sans vie.

Mêmes règles pour les pigeons, les pluviers, etc.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE II. — 1, Mouchoir en application. — 2, *Hortense*. — 3 et 4, Parure Tom-Pouce. — 5, L. C. — 6, M. G. — 7, M. H. enlacés. — 8, Mouchoir au point de poste, avec écusson et A. P. — 9, Large Entre-deux. — 10 et 11, Parure, imitation du point de Venise. — 12, *Addina*. — 13, *Léopoldine*. — 14, H. L. — 15, *Léonita*. — 16 et 17, Parure à broder sur toile. — 18, *Gabrielle*. — 19, A. D. L. G. T. — 20, E. B. — 21, A. W. enlacés.

PLANCHE DE PATRONS.

21, Garniture. — 22, F. E. enlacés. — 23, *Lina*. — 24, Guimpe de poupée. — 25, *Rose*. — 26 et 27, Broderie avec coton télégraphe. — 28, Bavoire. — 29, *Céleste*. — 30, *Armandine*. — 31 et 32, Couche de baby. — 33 à 36, Veste turco réduite au dixième. — 37 à 41, Paletot de petit garçon, réduit au dixième. — 42 à 47, Patron et Croquis de fleur en cuir. — 48 et 49, Petit chausson au crochet. — 50, Disposition d'un vitrail.

Jeanne à Florence.

AVANT.

« Sais-tu bien, Florence, qu'il te faut un courage héroïque, une vertu surhumaine pour accepter sans murmure l'épreuve que Dieu t'envoie : quitter Paris pendant les semaines les plus brillantes de l'année, dire adieu aux salons animés, où tout est lumière, parfum, harmonie, pour aller en un vieux château te faire garde-malade : que c'est triste ! Ah ! quels cris lamentables je pousserais, si je m'appelais Florence ! comme le petit grillon, caché dans l'herbe fleurie, j'enverrais le sort des brillants papillons, des heureuses Parisiennes :

Dame nature,

Pour lui fit tout et pour moi rien !

et je crois, vraiment, qu'après avoir comparé mon sort au leur, je conclurais comme lui :

Autant vaudrait n'exister pas.

Mais toi, tu es si sage, si patiente, si pleine de raisonnement, tellement esclave du devoir, que, tout occupée de ta bonne grand-mère, de ses souffrances, du bonheur que ta présence lui cause, tu oublies Paris, ses joies ; qui sait ? peut-être même oublies-tu ta folle Jeanne ?

Elle, ne t'oublie pas ; son chagrin de te voir partir a été si vif que toutes ses amies, je pense, se sont entendues pour la distraire et l'arracher à ses pensées sombres. Depuis huit jours, les invitations pleuvent : matinées, soirées musicales, bal costumé, enfin grand, grand bal !

« Comprends-tu ma joie, Florence, et la longue préparation qu'exigeait l'événement solennel qui, ce

soir, va s'accomplir ? Ce soir, mon amie, je fais mon entrée dans le monde !....

Juge de notre embarras, de notre préoccupation pendant toute la semaine : courses à pied, en voiture, dès le matin, le soir encore, par la pluie, au clair de lune. Ma bonne mère est exténuée ; et moi, je dois être fatiguée, mais je ne le sens pas ; je vais tant m'amuser !

J'ai la plus grande envie du monde de te décrire ma toilette ; tout est prêt, depuis la robe qui couvre mon lit, et produit le plus charmant effet, jusqu'au collier de perles que mon frère m'a rapporté d'Italie ; mais aurais-tu la patience de me lire ? j'en doute si fort, qu'au lieu de t'envoyer des mots, c'est Jeanne, belle et parée, que je t'envoie sur la gravure. N'est-ce pas que je ne suis pas trop mal, et que je dois danser ce soir ?

Ah ! que ta chère présence va me manquer ! N'avons-nous pas été habituées à goûter ensemble les mêmes plaisirs ? Pourquoi faut-il que je jouisse toute seule d'un des plus vifs qu'il m'ait été donné de connaître ? Tu souris de mon enthousiasme, de mes illusions peut-être ; tu m'as répété tant de fois que les joies du monde ne laissent après elles que fatigue et dégoût ! Permets-moi d'en douter jusqu'à ce que j'en aie, comme toi, fait l'expérience, et laisse-moi l'espoir que je te convertirai, belle prêcheuse, et que tu m'accompagneras à mon deuxième bal. Je cours d'abord au premier ; maman me fait dire que l'heure s'avance. Je t'embrasse, Florence, d'un cœur bien joyeux, et ne te quitte que pour quelques heures. Demain, ma première pensée sera pour toi ; demain, je finirai cette lettre, te disant, avec simplicité et franchise, toutes mes impressions de la nuit. Puissent des songes lé-

gers, de beaux rêves, te procurer un sommeil aussi doux et aussi paisible que ma veille sera joyeuse et animée.

APRÈS.

Est-ce bien la Jeanne d'hier que tu retrouves ce matin, Florence? les joues pâles, les yeux ternes, la tête lourde et l'air maussade; voilà pour le physique. L'état du moral est plus triste encore.

Regarde cette robe, dont je te parlais hier avec une orgueilleuse satisfaction, et dont je prenais tant de soin; flétrie, déchirée, c'est la fidèle image de mes illusions perdues, de mes espérances trompées. Que ne peut-elle parler, je la chargerais de la pénible mission de te dire, avec *simplicité et franchise*, mes impressions d'hier soir.

J'espérais, en entrant au bal, acquérir la douce certitude que ma toilette produirait un joli effet : illusion ! revoilà de nombreuses amies et causer avec elles de toi, de ce qui nous intéresse : illusion ! trouver dans chaque danseur un cavalier parfait : illusion ! illusion ! enfin m'amuser beaucoup et te faire ensuite de mes plaisirs les plus charmants récits : trois fois illusion !...

Ma toilette, sans doute, était de bon goût, mais il y en avait de cent fois plus jolies; mes amies, si dispersées qu'à peine j'ai pu serrer le bout des doigts de quelques-unes; quant au cavalier parfait :

... Cet heureux phénix est encore à trouver.

Ajoute à ces souvenirs, celui d'un bouillon de tulle déchiré, d'un éventail brisé, d'un retour à travers le plus épais brouillard; figure-toi Jeanne ouvrant précipitamment la portière, et s'élançant sur la chaussée, parce qu'elle a entendu pousser un cri, et que peut-être à cause d'elle la vie d'un homme est en danger; grâce à Dieu ! ce malheureux n'a rien eu que grand; peur; Jeanne remonte en voiture toute frissonnante, le bord de sa robe bien endommagé; elle retrouve sa chambre toute bouleversée; que de temps il faudra pour la remettre en ordre ! Elle se jette à genoux et veut prier, impossible; ses lèvres prononcent les saintes paroles, mais dans sa pauvre tête tout valse et tourbillonne. Longtemps elle appelle le sommeil, mais vainement; elle pense à sa semaine perdue pour le travail, elle regrette sa toilette si coûteuse, le bien qu'elle aurait pu faire et qu'elle n'a point fait; l'image de Florence lui apparaît, de Florence qu'elle plaignait, dont elle avait peur d'exciter la jalousie, et qui a bien choisi la meilleur part ! Elle s'endort enfin, la pauvre Jeanne; mais le cri qui dans la rue l'a tant effrayé la réveille en sursaut; elle se lève, il est dix heures; elle voit la lettre commencée, soupire et puis écrit tout ce que tu viens, Florence, de lire en souriant peut-être.

J'ai rempli ma promesse, laisse-moi donc à présent chasser tous ces souvenirs, et me transporter, par la pensée, auprès de toi, dans une solitude où je retrouverai la paix.

Puis, après m'avoir embrassée, dis-moi qu'en dépit de mes folies tu m'aimes toujours; je te prouverai, moi, que, même au milieu de mes préoccupations mondaines, je pensais à toi, et que te distraire était le but que je poursuivais. Asseyons-nous donc dans la serre, et écoute attentivement mes instructions : grâce à elles, le dessin colorié que te porte le journal va

devenir un beau vitrail qui ornara merveilleusement bien l'une des fenêtres de ton manoir.

A l'œuvre donc :

— Découpe le dessin que je t'envoie; toutes les bandes noires, devant être remplacées par du papier de plomb, deviennent inutiles.

— Détache l'ovale et les quatre angles.

— Prends un carreau de verre de la dimension du modèle donné sur la planche jaune n° 50. A la rigueur, tu peux te passer de ce carreau, et exécuter le travail sur la vitre de ta chambre; seulement, j'appréhende pour toi la fatigue que tu éprouveras inévitablement si, pendant un quart d'heure, tu demeures les bras tendus en avant.

— Prends donc un carreau, pose-le sur une table et assieds-toi; c'est bien plus commode.

— Achète, si tu le peux, du papier de plomb un peu plus fort que le papier de chocolat. A défaut du premier, prends celui qui enveloppe les tablettes de Masson.

— Fais en sorte que ce papier soit bien uni, bien lisse.

— Avec une règle et un canif, coupe des bandes de différentes largeurs, prenant pour modèles les bandes du n° 50 qui sont couvertes de hachures.

— Enduis de colle ordinaire ton ovale et les quatre arabesques des angles : — la colle doit être mise à l'endroit du dessin, c'est-à-dire sur la partie coloriée, et non point sur le papier blanc. — Ne crains pas d'en trop mettre; l'excès, cette fois, ne sera point un défaut.

— Pose sur le verre le côté enduit de colle, l'ovale au milieu, les arabesques aux angles.

— Avec un tampon de linge fin ou un rouleau dit *sèche papier*, que vendent les papetiers, passe sur l'ovale et les angles, pour chasser les bulles d'air ou l'excédant de colle.

— Ceci fait, applique les bandes de plomb avec la même colle que tout à l'heure, et prends pour modèle le n° 50.

— Maintenant, il faut utiliser les parties de papier rouge qui séparent l'ovale des angles. — Découpe-les en petits carrés, que tu places sur ceux qui sont marqués d'une croix au n° 50; ces carrés résulteront de la rencontre des différentes bandes de plomb, les larges et les étroites.

— Pour les quatre parties désignées *papier blanc*, choisis du papier à lettre très-pur (ce dont tu t'assureras en le mettant entre tes yeux et la lumière), et découpe 4 morceaux sur ceux du modèle, — colle ces 4 morceaux sur l'espace qu'ils occupent sur la planche.

— Laisse sécher.

— Lave à grande eau et laisse sécher.

— Prends du vernis à tableau ou du vernis de voiture, — ce dernier étendu d'essence de térébenthine, — et vernis uniformément toute la surface du carreau, du côté du papier, bien entendu. — S'il le faut, donne plusieurs couches, jusqu'à ce que les quatre morceaux de papier blanc soient d'un blanc mat et laiteux.

A défaut de vernis, tu pourrais te servir d'huile de lin qu'on trouve partout, mais qui produirait un résultat infiniment moins joli.

Il ne te reste plus qu'à entourer ton carreau, ton vitrail, d'un cadre de bois noir, à le fixer sur une des

vitres du salon ou de la bibliothèque, et à dire grand merci à Jeanne.

COTÉ DES BRODERIES.

1, Mouchoir en application de batiste sur tulle d'Alençon, cordonnet et jours.

2, *Hortense*, romaine ornée, plumetis.

3 et 4, *PARURE* *TOM-POUCE*, à broder au plumetis ou au point de poste avec broderie à la minute, sur toile ou sur nansouk double.

5, *L. C.*, grande romaine, feston, pour taie d'oreiller.

6, *M. G.*, anglaise, feston.

7, *H. M.*, enlacés, romaine et anglaise riche, plumetis.

8, Mouchoir de jeune fille, à broder au-dessus de l'ourlet, au point de poste, et broderie à la minute. — Ecusson assorti avec *A. P.*, même broderie.

9, *LARGE ENTRE-DEUX*, plumetis et point d'armes, pour jupon, peignoir, ou robe d'enfant. Cette double guirlande doit se broder au-dessus de l'ourlet, entre cet ourlet et cinq petits plis.

10 et 11, *PARURE*, imitation du point de Venise, feston; l'étoffe (nansouk ou batiste) est découpée dans toutes les parties pointillées.

12, *Adélina*, gothique, plumetis.

13, *Léopoldine*, anglaise, plumetis.

14, *H. L.*, anglaise fleurie, plumetis.

15, *Lettitia*, anglaise ornée, plumetis.

16 et 17, *PARURE*, à broder sur toile ou sur mousseline; plumetis et point d'armes.

18, *Gabrielle*, romaine très-riche, plumetis.

19, *A. D. L. G. T.*, anglaise, plumetis.

20, *E. B.*, gothique, feston.

COTÉ DES PATRONS.

21, *GARNITURE* destinée à compléter le châle donné en janvier. Cette garniture doit avoir, comme la première, dont le dessin a figuré sur la planche du mois dernier, trois largeurs de mousseline ordinaire, c'est-à-dire environ trois mètres; elle se coud au bord de la pointe qui rabat, et cache ainsi le haut de la grande garniture.

22, *F. E.*, enlacés, anglaise, plumetis.

23, *Lina*, feston.

24, *GUMPE* DE *POUPÉE*, feston et point de poste.

25, *Rose*, anglaise, plumetis.

26 et 27, *BRODERIE* exécutée avec le nouveau coton préparé, dit *coton télégraphe*, sans doute à cause de la promptitude avec laquelle s'exécute ce genre de broderie. — Le numéro 27 est un bout de ce coton, qui présente, de distance en distance, des *renflements* simulant la broderie au plumetis. — Le numéro 26 est ce coton appliqué sur un dessin; il suffit donc de le tourner sur lui-même aux angles du dessin, et de l'y fixer par quelques points avec du fil fin. De petits pois au point de poste complètent le dessin.

Un écheveau de coton télégraphe se vend 1 franc; il suffit pour un col et des manchettes.

28, *BAVOIR* à broder au feston et au plumetis sur piqué ou sur jaconas.

29, *Céleste*, anglaise élégante, plumetis.

30, *Amanda*, gothique, plumetis.

31 et 32, *COUCHE* DE *BABY*. Cette couche se fait en

toile (la ligne pointée marque le milieu) et se coud à la ceinture numéro 32. — Faire deux plis dans le haut de la couche avant de la coudre à la ceinture.

33 à 36, *VESTE TURCO* réduite au dixième. — Cette veste, destinée à nos amies, se fait en drap, en velours, ou bien en tissu pareil à la jupe, cachemire, mérinos, etc. C'est un gentil costume d'intérieur. Il suffit de la garnir de trois ou quatre rangs de soutache noire ou de couleur.

33, Devant.

34, Petit côté du dos.

35, Dos.

36, Manches.

37 à 41, *PATRON* réduit au dixième d'un *PALETOT* DE *PETIT GARÇON*, à exécuter en drap léger.

37, Devant.

38, Dos.

39, Manche.

40, Parement de la manche.

41, Col.

42 à 47, *PATRON* d'une fleur en cuir et de ses feuilles. Un groupe de ces fleurs forme un charmant ornement pour dessus de boîte à mouchoirs, à gants, etc. Ce modèle est de la maison Beaussier, dans laquelle se trouvent les fournitures et instruments.

42 et 43, *FEUILLES* sur lesquelles courent des nervures qu'on exécute avec la pince. Il suffit ensuite de donner à ces feuilles, avec les doigts, de légères ondules.

44, *PREMIER RANG* DE LA *COROLLE*. Ce premier rang se compose de trois pétales semblables à celui qui est dessiné au numéro 44; l'espace a manqué pour les représenter tous les trois comme on l'a fait au numéro 46. Rien de plus simple que de tourner le patron en dessinant le cuir. — Faire au milieu, avec la pince, les trois nervures indiquées. — Donner, avec les doigts, quelques mouvements aux pétales.

46, *DEUXIÈME RANG* DE LA *COROLLE*. Ce rang est donné dans son entier, et se place comme l'indique le croquis numéro 47, entre le premier rang et le troisième.

45, *TROISIÈME RANG* DE LA *COROLLE*. Tourner le patron pour les deux autres pétales. Nervures comme au premier rang. — Rapprocher les pétales pour fermer le cœur de la corolle.

Passer dans ce cœur une petite bande de cuir. — L'enfiler dans le deuxième rang, puis dans le premier. — Poser les feuilles.

47, *CROQUIS* D'UNE FLEUR AVEC SES FEUILLES.

48 et 49, *PETIT CHAUSSON* au crochet. Ce chausson se compose de deux parties: la semelle et le chausson proprement dit. Il se fait en laine de Berlin avec un gros crochet d'ivoire.

SEMELLE. 32 mailles pour la longueur — trois rangs formant la largeur. — Puis un rang en tournant autour de la semelle.

CHAUSSON. 15 mailles pour le dessus de pied. — Faire dix rangs en augmentant d'une maille à la fin de chaque rang. — Commencer le onzième rang et s'arrêter à la dixième maille. — Faire ainsi 10 rangs n'ayant que 10 mailles, et coudre par un surjet le dernier rang à l'autre côté du dessus de pied, en faisant attention aux lettres de repère. — Réunir par un surjet la semelle et le chausson, — faire autour un rang de couleur, à l'entrée du pied, — sur le dessus du pied, coudre un petit chou de ruban. —

Pour *attache*, coudre des rubans, ou faire une chaîne de la longueur de la semelle. Sur chaque maille faire une bride. — Faire une boucle à l'un des bouts, — coudre un bouton à l'autre, — puis coudre cette attache sur le talon, comme l'indique le croquis.

EXPLICATION DE LA PLANCHE BLEUE DE CROCHET ET DE FILET BRODÉ.

PREMIER CÔTÉ.

1, **BORDURE DE VOILE DE FAUTEUIL.** Ce dessin peut également se faire en tapisserie, et servir pour chaise ou pour coussin.

2, **AUTRE BORDURE.**

3, **BANDE pour nappe d'autel ou encadrement de rideau.** Exécuté sur canevas, teintes plates, ce dessin serait très-joli pour chaises, portières ou tapis.

4, **ENTRE-DEUX.** Voir au numéro 5.

5, **CARRÉ** destiné à un dessus de lit, dessus d'édredon ou nappe d'autel. — On alterne ces carrés avec d'autres de même grandeur en batiste ou en mousseline, travail qui imite les anciennes broderies.

On peut encore faire tous les carrés au filet, disposer autour une bande de batiste ou de jaconas, puis ajouter l'entre-deux numéro 4, une autre bande de batiste, et enfin un carré. Cette disposition est d'un joli effet.

Ce dessin peut encore servir à user les restes de laine, si on l'exécute sur canevas au point de tapisserie. On brode tout le motif d'une seule couleur, noir par exemple, sur un fond groseille; sur un 2^e carré le fond sera blanc et le motif vert; sur un 3^e carré le fond bleu, motif gris, etc. On dispose ensuite tous ces carrés de manière à ce qu'ils forment un ensemble harmonieux; que les nuances en se rapprochant ne se heurtent pas trop.

On pourrait séparer les carrés par des bandes d'un ou deux centimètres, exécutées sur canevas, d'une couleur uniforme, ou bien les tailler en velours, si l'on veut faire un coussin ou un tapis de table; en drap, pour une descente de lit.

6, **DESSUS DE SACHET.**

7, **ENTRE-DEUX.**

8, **ENTRE-DEUX.**

9, **PALE.** Ce dessin peut se faire en fil fin, au crochet ou au filet repris. On applique ensuite le travail sur un carton de même grandeur, recouvert de taffetas, si la pale est au filet, ce qui fait transparent. On taille un autre carton semblable qu'on couvre de taffetas ou de batiste; puis on applique les deux cartons l'un sur l'autre, et on les réunit par un surjet. Au bord on coud une torsade ou une dentelle.

Cette pale pourrait se faire aussi sur canevas en soie d'Alger, fond blanc, dessin mais; ou bien sur fond mais, avec le dessin en perles blanches, ou encore le dessin en perles d'or sur fond blanc.

10, **GRAND DESSIN** pour store, dessus de lit ou dessus d'édredon. — Le mot *raccord* marque le milieu du dessin. — Pour achever la palme commencée à gauche, en bas du dessin, il faut prendre pour modèle celle qui est à droite, en haut de ce même dessin, et continuer jusqu'au motif qui forme l'angle de gauche (toujours en haut).

DEUXIÈME CÔTÉ.

1, **GIBECIÈRE** ou **CARNIER** de chasse à exécuter en fil-celle grise.

2, **ENTRE-DEUX.**

3, **FOND DE RIDEAU** ou **DE DESSUS DE LIT.**

4, **VOILE DE FAUTEUIL.** Exécuté en soie d'Alger, au crochet, ce dessin serait très-joli pour coussin: on ferait alors le fond blanc; en rouge, l'œillet, les boutons et les petites fleurettes de la guirlande; en vert, tout le feuillage.

5, **SERVIETTE A MARRONS.** — Cette serviette peut se faire au crochet ou au filet brodé. — Nous avons déjà donné, pour la monter, une explication que nous allons répéter pour les nouvelles abonnées. On taille en toile ou en madapolam un carré de la grandeur de la serviette. — On recouvre ce carré de percaline ou de soie, rose ou bleue. — On coud la serviette au crochet sur ce transparent, on rabat ensuite les quatre coins, dont trois sont réunis par leur extrémité. — On ne coud pas le quatrième, afin de pouvoir plonger la main dans la serviette pour en retirer les marrons. — On fixe un chou de ruban ou un nœud sur les trois coins réunis, avec un ruban qui sert à attacher le quatrième coin (également muni d'un ruban), au moment où on sert la serviette.

6, **PELOTE** entourée d'une dentelle.

7, **BORDURE** pour rideau, nappe d'autel ou dessus de lit.

8, **ENTRE-DEUX.**

9, **CARRÉ** qu'on peut répéter plusieurs fois pour faire un tapis, un store ou un dessus de lit. — Dessin de chaise.

10, **GARNITURE** ou **ENTRE-DEUX** pour rideau ou voile d'édredon.

MODES.

Je vous ai promis, chères enfants, de vous fournir les moyens de vous faire bien belles dans les soirées auxquelles, depuis quelques jours, vous êtes conviées. Le carnaval approche, il faut donc absolument s'amuser, et porter dans de petites sauteries de famille une toilette fraîche et gentille.

Écoutez donc bien attentivement le récit des merveilles que je viens de voir chez Gagein: d'abord une belle robe destinée à une jeune princesse; — jupe de tulle, dont le devant est capitonné d'étoiles d'or et que recouvrent trois grands volants doubles, retenus de distance en distance par des flots de ruban de satin blanc, semé d'étoiles d'or.

Si vous supprimez l'or, vous avez encore une très-élégante toilette, que peuvent se permettre toutes les jeunes femmes.

Pour vous, mes enfants, j'aimerais une robe de tarlatane, bouillonnée en long sur les trois quarts de la jupe. — Les bouillonnés sont arrêtés par des rouleaux de taffetas, ou par des ruches de tulle de couleur. — Corsage décolleté, plat et à pointes, avec une berthe couverte de ruches répondant à la jupe. Manches courtes bouillonnées.

De pareilles toilettes ne peuvent figurer que dans un bal.

Pour soirées, choisissez entre les taffetas à petits carreaux, à rayures, ou bien avec semé de fleurettes ou

de fruits, un taffetas fond blanc tout émaillé de fraises, est la plus charmante nouveauté. Il faut seulement que l'ornementation du corsage soit en harmonie avec le dessin. Autour de ce corsage décolleté, je voudrais un liseré de taffetas qui rappelât la fraîche couleur de la fraise, puis une berthe sur tulle, couverte de ruches également en tulle, séparées par des rouleaux de même nuance.

Sur la manche courte, je poserais un jockey auquel je donnerais, autant qu'il est possible, la forme de deux feuilles de fraisier, plus grandes que nature, bien entendu, et qui se croiseraient sur le dessus du bras.

Pour toilette de ville, la robe *Agnès* est la plus nouvelle. Elle se fait en taffetas noir ou pensée. — Le corsage est plat, montant, et a pour ornement un plastron formant ceinture, qui tourne par conséquent autour de la taille, et monte en pointe au milieu du dos, et au milieu du devant, en s'arrondissant sur la jupe.

Les manches larges sont retenues en bas par un très-haut poignet, et en haut par un jockey, qui n'est autre que le même plastron pointu formant épaulette.

Un ornement analogue entoure les poches.

Afin de compléter l'article robes, il est de mon devoir de signaler les ceintures à bouts longs et larges, qui sont — en ce moment — très en vogue, ceintures qui se font en taffetas, garnies de blanches ou de dentelles, ou bien en tulle, avec guirlande de fleurs.

Il est bien entendu que le corsage, alors, n'est plus à pointe, mais absolument rond.

Je n'oublie pas non plus les coiffures, et vous demande d'être tout oreilles pour bien entendre ce que je vais vous dire, et tout yeux pour aller admirer vous-mêmes celles de la maison Beausse; pour vous, j'ai remarqué de petites coiffures simples et seyantes : couronnes en fleurs de pommier blanc et rosé, en mères de famille ou pâquerettes cerises, avec feuillage de fougère, en myosotis avec touffes de roses blanches.

Voulez-vous une coiffure très-élégante? Commandez-là en feuilles blanches diamantées avec mignonnettes d'or.

Enfin, tenez-vous à la nouveauté? oui! — Hé bien, choisissez un *Tourrelet* en violettes de trois nuances, que vous poserez sur le dessus de la tête et qui ira en diminuant sur les côtés. Pour jeune femme, on ajoute quelques palmes d'or.

L'or et l'argent font fureur; mais je vous conseille de laisser aux dames ces brillants ornements; j'ai pourtant remarqué une toilette destinée à une jeune fille et qui réunissait l'élégance au bon goût : jupe de tulle couverte d'une nuée de petits bouquets de bluets et d'épis d'or. Dans les cheveux, un bandeau de velours bleu de ciel avec croissants d'or sur le dessus de la tête; — de chaque côté, des touffes de bluets et d'épis d'or; — une torsade d'or, nouée et terminée par deux glands, tombait sur le cou.

Dans le même bal, une autre toilette a valu un tribut d'admiration à la jeune femme qui la portait : robe de taffetas mauve, avec deux châtelaines en mauve de même couleur, mêlées de petites pâquerettes, de feuilles et de tombants, le tout en filigrane d'argent. Les bouquets et l'ornement du corsage répondaient à celui de la jupe. La coiffure, formant diadème, se composait de petites pâquerettes d'argent avec feuil-

lage, et se terminait en cache-peigne avec tombants d'argent; une touffe de mauves était sur le côté.

Voulez-vous maintenant savoir en quoi consiste la coiffure *Maintenon*, que madame Durocher a faite pour l'une de vos amies? Sur le devant de la tête, à trois doigts du front, une touffe de roses sur lesquelles est fixé un voile en tulle maline qui descend sur les épaules. Une blonde blanche, froncée au-dessus des roses, donne à cette coiffure un caractère tout historique. Derrière, est un nœud de dentelle noire qui attache le voile, et sous lequel on place une barbe de tulle qui descend jusqu'au milieu du corsage, où elle se termine et s'attache par une touffe de roses.

La coiffure *impériale* est un diadème en velours ponceau, orné d'une torsade d'or se nouant sur le côté avec un gland d'or; derrière, résille également en or.

Quant aux chapeaux, l'espace nous manque pour en parler longuement. Remettons à une autre fois, après avoir seulement signalé à nos amies un élégant chapeau de visite en tulle blanc, avec bavolet orné d'une dentelle très-haute. De chaque côté de la passe est un biais de velours à petits plis serrés, qui forme un V renversé, et descend sur le bavolet en s'attachant sur le bord intérieur. — Dessous, une draperie du même genre.

Vous déplaîrait-il maintenant d'avoir quelques détails relatifs aux travestissements? Loin de là, n'est-il pas vrai? J'étais à l'avance si sûre de votre réponse, que je suis allée, tout exprès pour vous, visiter les salons de Moreau, le grand costumier; là, j'ai vu des costumes si séduisants, que, s'il m'avait fallu choisir, j'aurais été vraiment bien embarrassée.

Cinq ont particulièrement fixé mon attention; ce sont ces cinq-là que je vous recommande, et dont je vais vous dire deux mots :

1° *Une mariée de village* (genre Louis XV). — Robe de taffetas blanc à deux jupes, la première relevée de chaque côté — tablier de taffetas bleu — corsage décolleté avec fichu de mousseline tuyautée, — *manon* de crêpe blanc.

2° *Une Cracovienne*. Costume très-élégant et qui sied à merveille à une blonde. — Jupe de taffetas blanc, deuxième jupe avec corsage décolleté, sans manches, en satin bleu, bordé de cygne, — guimpe montante à manches longues en tulle lamé, — petite toque en velours avec aigrette.

3° *Une Bernoise*. Jupe disposée de la manière suivante : taffetas bleu dans le haut, puis une bande de velours noir brodée en fine soutache d'or, une bande de taffetas marron, une autre bande de velours également soutachée, enfin, le bas de la jupe en taffetas marron. — Corsage de velours avec ornements d'argent, chaînes et aiguillettes, et *colleton* de velours noir soutaché. — Chemisette à manches en mousseline plissée.

4° *Ecossoise*. Jupe à carreaux, bien entendu, un peu courte; — corsage de peau avec ornement de velours et plaques d'acier; — chemisette de mousseline; — pannetière et toque.

5° *Une jolie pierrette*. Costume facile à exécuter; — robe de taffetas blanc avec gros boutons bleus, qu'on remplace avantageusement par des petits bouquets de myosotis. Petit chapeau de pierrette et pantalon.

Encore quelques mots; non plus sur votre toilette,

mais bien sur de gentils costumes destinés à vos petites sœurs et même à messieurs vos frères.

Voici quelques travestissements de la maison Leclerc :

Pour petit garçon : 1^o un *pirate* : veste et pantalon de velours foncé, avec ancrs brodées en or—grande ceinture de laine rouge — pistolets à la ceinture — chapeau de marin avec aigrette rouge.

2^o Un *malin* : veste et pantalon de drap blanc — gilet de satin cerise — chapeau de feutre blanc.

Pour petite fille : 1^o *Bohémienne* : jupe de taffetas formée de bandes noires et ponceau — corsage de velours noir — pour coiffure, des rubans ponceau et des sequins.

2^o *Costume de fantaisie* : robe de laine rouge — manches crevées, jaunes et noires — feutre rouge avec plume — tablier blanc.

Dans la même maison, nous avons remarqué, pour petit garçon, un costume de ville, composé d'une veste droite et fermée, — pantalon et ceinture attachée sur le côté par un large nœud avec bouts—veste et pantalon en drap marron — ceinture de taffetas noir — chapeau de feutre — col plat montant — petite cravate de taffetas.

Pour petite fille : une robe de popeline grise, corsage militaire; sur le côté de la jupe et au corsage, des quilles et des chevrons de lacet rouge.

Pour fillettes : beaucoup de robes de taffetas noir avec ornements de couleur : vert, groseille, bleu ou pensée.

Toujours le chapeau amazone.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de bal. — Robe de taffetas recouverte aux trois quarts de bouillonnés de tulle. — Corsage décolleté, rond, avec ceinture terminée par un chou, et de longs bouts ornés d'une ruche de tulle; le haut du corsage et les manches sont, comme la jupe, ornés de bouillons de tulle. — Coiffure de roses.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas, jupe unie, — corsage rond décolleté, — ceinture à boucle, — manches courtes et bouillons d'organdi; — fichu de guipure ou de tulle noir garni de petits velours.

Toilette de petite fille. — Robe de mousseline à pois avec trois volants bordés de velours ou de taffetas, et d'une petite dentelle noire; — corsage plat, manches courtes formées d'un bouillon, bretelles de velours ou de taffetas, — nœuds dans les cheveux.

ÉPHÉMÉRIDES

23 FÉVRIER 1819. — TRANSLATION DE LA GRANDE CLOCHE DU KREMLIN.

On sait que la plus grande cloche de l'univers est celle de Moscou, fondue sous le règne d'Yvan. — On n'avait pu parvenir à l'élever dans la coupole qui lui était destinée, et elle était gisante dans une fosse du Kremlin. Son poids total était de 400,000 livres; et, pendant qu'elle était en fusion, les princes, les boyards et le peuple y jetèrent, par dévotion, leur vaisselle et leurs bijoux. Il était impossible de la retirer du trou

qui la renfermait; mais l'empereur Alexandre I^{er} en fit fondre une seconde, à peu près aussi colossale que sa sœur aînée, et qui, mise heureusement en place, réjouit de sa voix sonore et profonde les habitants de Moscou. Elle est suspendue dans la coupole de la cathédrale, et elle sonne dans les grandes occasions, telles que les événements des souverains et les fêtes principales, particulièrement celle de Pâques.

Mosaïque

LEÇON DES PETITS ENFANTS BRETONS.

« Approchez, mes petits enfants, venez entendre une chanson nouvelle que j'ai composée exprès pour vous; mettez bien votre peine afin de la retenir entièrement.

» Quand vous vous éveillez dans votre lit, offrez votre cœur au bon Dieu; faites le signe de la croix, et dites avec foi, espérance et amour :

» Dites : Mon Dieu, je vous donne mon cœur, mon corps, mon âme, faites que je sois un honnête homme, ou que je meure avant le temps.

» Quand vous verrez voler un corbeau, pensez que le démon est aussi noir que lui; quand vous voyez une petite colombe blanche, pensez que votre ange est aussi doux, aussi blanc.

» Pensez que Dieu vous regarde, comme le soleil, du haut du ciel; pensez que Dieu vous fait fleurir, comme le soleil, les roses sauvages des montagnes.

» Le soir, avant de vous mettre au lit, récitez vos prières; n'y manquez pas, afin qu'un ange blanc vienne du ciel pour vous garder jusqu'à l'aurore.

» Voilà, chers petits, le vrai moyen de vivre en bons

chrétiens; mettez donc mon chant en pratique, et vous mènerez une sainte vie. »

(Traduit par LE VICOMTE DE LA VILLEMARQUÉ.

..

La vue d'un animal malade, le gémissement d'un cerf poursuivi dans les bois par les chasseurs, l'aspect d'un arbre penché vers la terre, traînant les rameaux dans la poussière, les ruines méprisées d'un vieux bâtiment, la pâleur d'une fleur qui tombe et se flétrit, toutes les images du malheur réveillent la pitié d'une âme tendre, contristent le cœur et plongent l'esprit dans une rêverie attendrissante.

VAUVENARGUES.

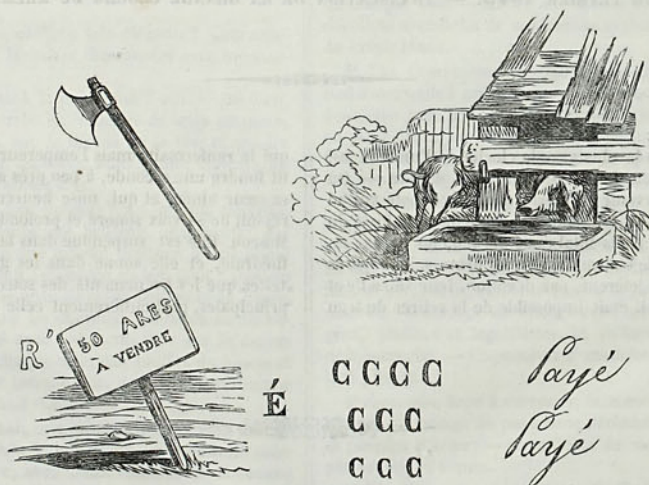
..

Toutes les fois que le dénigrement conclut à la négation d'une qualité quelconque, soyez sûr que cette qualité existe à un certain degré. Telle personne n'a pas d'esprit, dit-on; il faut cependant qu'elle en ait un peu pour qu'on s'ingénie tant à établir qu'elle n'en a pas.

Mme SWETCHINE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : Au bout du fossé la cubute.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.